

regards

PARAIT LE JEUDI

N° 157

*

14 JANVIER 1937

1 fr. 25
2 frs. BELGES
0.40 fr. SUISSE

24 pages

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

QUAND

La
GUERRE
s'installe
en
MÉDITERRANÉE

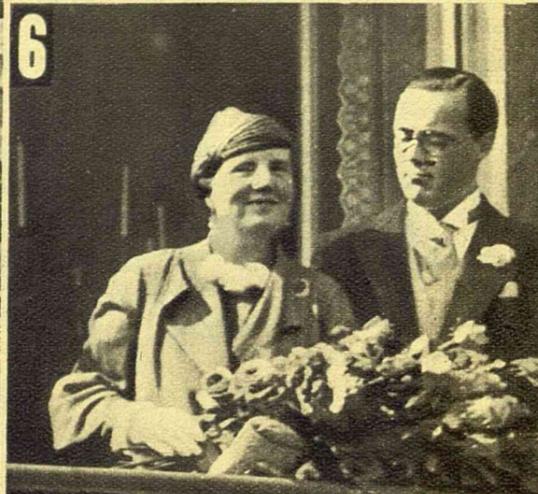
PAR GABRIEL PÉRI

ACTUALITÉS

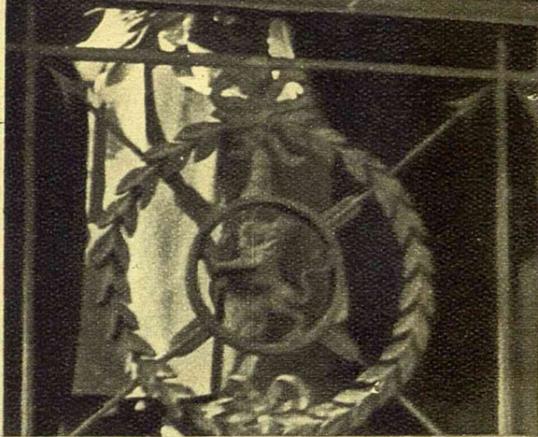
de la semaine



6



2



7



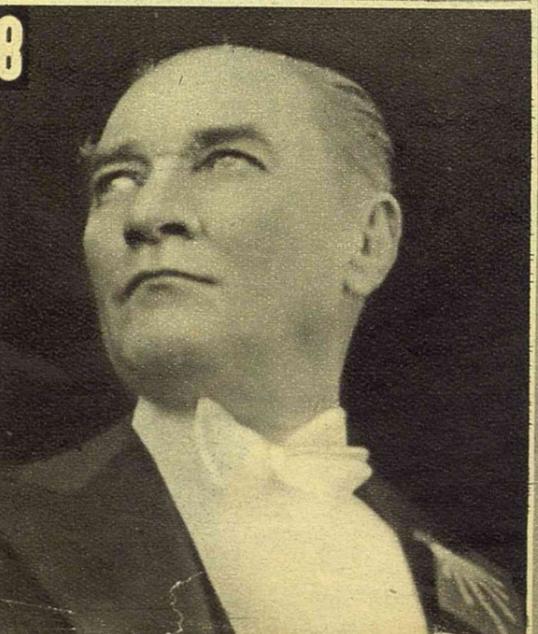
3



4



5



8

1. — Deux péniches chargées chacune de 300 tonnes de vivres, médicaments et jouets, offerts par les travailleurs parisiens à l'Espagne républicaine, amarrées quai Henri-IV, à Paris.

2. — Un conflit a mis aux prises, aux Etats-Unis, les travailleurs de la General Motors, luttant pour leurs salaires, et le patronat de l'automobile. On voit sur la photo les policiers employant des bombes lacrymogènes contre les grévistes au cours d'un récent mouvement.

3. — Un aspect de la salle Huyghens pendant la conférence de la Région Paris-Ville du Parti Communiste, qui a donné lieu à d'importants exposés, notamment celui de Marcel Gitton, secrétaire du P. C., qui a proclamé la nécessité de tout faire pour le triomphe du Front Populaire. La région Paris-Ville est passée en moins d'un an de 6.000 à plus de 30.000 adhérents.

4. — Miss Espagne 1935, qui fut élue Miss Europe, aurait été tuée chez elle à Madrid par une bombe fasciste.

5. — Le général Nogués, qui a remis au haut-commissaire espagnol à Tétouan la note française concernant « l'infiltration » allemande au Maroc.

6. — La princesse Juliana de Hollande et son époux, Bernhard de Lippe, au balcon du Palais-Royal.

7. — Le nouveau ministre d'Espagne à Stockholm, Mme de Palencia.

8. — Kemal Ataturk, président de la République turque, dont on connaît les visées sur le Sandjak d'Alexandrette.

HEMER
Q
L'Arag
par le cr
Le Kr
soviétiqu
belles.
2 janvi
sonnés p
canon. I
gagner C
Un vap
qui le ca
Les va
arraison
3 Janv
navire e
Les na
sonnés. L
4 Janv
pour Bos
chalutier
5 Janv
comman
timatum
trois jou
l'Allema
L'Euro
nonnade
tout au
jumelles
du Quai
dans cet
C'est a
les marc
Nous vo
Temps -
bos qu'on
1° Les
sont des
tion de
grande a
sième R
n'a pu f
mande o
2° Pou
France, r
bre de la
à respect
des men
tre une
lier c'est
porter a
la comm
3° Le
d'Espagn
meroun.
res gouv
barquait
grenades
matériel
sur des
conduit
à Salam
cident o
est anté
connaiss
Junta d
l'Allema
Pour
membre
des Na
doute
La défer
gression
son ter
droit. C
peut é
ment o
personne
en état
défense
entrave
ment o
Elle ne
navires.
terdit d'
dynamit

HEMERO 1390

Quand la guerre s'installe en MÉDITERRANÉE

QUEL atroce commencement d'année !
Lisez le calendrier :
1^{er} janvier : dans la mer Cantabrique, le navire espagnol *Soton* est arrêté par le croiseur allemand *Koenigsberg*. Le *Soton* s'échappe et s'échoue. Il regagne peu après le port de Santona.

L'Aragon est arrêté et considéré comme en « état de prise » par le croiseur allemand *Amiral-Scheer*.

Le *Krasnyi-Profintern*, le *Katayama*, le *Kouban*, navires soviétiques, sont arraisonnés par des bateaux de guerre rebelles.

2 janvier : Les navires anglais *Etrib* et *Blackhill* sont arraisonnés par les rebelles. Le *Blackhill* essuie trente coups de canon. Le vapeur belge *Navex* est arraisonné, contraint de gagner Ceuta et est relâché peu après.

Un vapeur français est poursuivi par des navires de Franco qui le canonent sans l'atteindre.

Les vapeurs soviétiques *Bela Kun* et *Maxime Gorki* sont arraisonnés.

3 Janvier : Le croiseur allemand *Koenigsberg* capture le navire espagnol *Maria-Juquera*.

Les navires soviétiques *Moscou* et *Postyscher* sont arraisonnés. Le *Postyscher* est capturé puis relâché.

4 Janvier : Le navire soviétique *Komiles* qui faisait route pour Boston est stoppé dans le détroit de Gibraltar par un chalutier rebelle et conduit à Ceuta.

5 Janvier : L'amiral Carls qui a remplacé l'amiral Forster, commandant de la flotte de guerre allemande, adresse un ultimatum au gouvernement espagnol : si dans un délai de trois jours l'Espagne n'a pas restitué la cargaison du *Pa'os*, l'Allemagne vendra à Franco le *Soton* et la *Maria-Juquera*.

L'Europe cependant écoute ces bruits d'armes et ces canonnades. Et que pense-t-elle l'Europe ? L'Europe officielle tout au moins ? Lisez le *Temps*, organe de ces deux forces jumelles que sont le Comité des Forges et la Bureaucratie du Quai : « Il est très difficile de discerner où est le droit dans cette affaire » (Bulletin du 4 janvier).

C'est à croire qu'on ne connaît que le droit-canon chez les marchands de ferraille de la rue des Italiens. Le droit ? Nous voulons dire le droit international, il n'y a qu'au *Temps* — et sans doute aussi dans l'entourage de M. Delbos qu'on ne sait pas « discerner » où il est.

1° Les navires allemands arraisonneurs ou bombardeurs sont des navires *illégaux*. Ils ont été reconstitués en violation de la partie V du Traité de Versailles. La première grande action militaire internationale entreprise par le Troisième Reich, l'est à l'aide d'un instrument que l'Allemagne n'a pu forger qu'en déchirant les traités. Et le *Temps* se demande où est le droit !

2° Pour tous les membres de la Société des Nations (et la France, même la France de M. Léger Alexis, est encore membre de la Société des Nations) le droit international consiste à respecter l'intégrité territoriale et l'indépendance politique des membres de la communauté internationale. Reconnaître une force en rébellion contre un gouvernement régulier c'est — bien que le *Temps* ne le « discerne » pas — porter atteinte à l'indépendance politique d'un membre de la communauté internationale. *C'est agir contre le droit.*

3° Le premier incident maritime consécutif aux affaires d'Espagne remonte au mois d'août. Ce fut l'incident du *Kameroun*. Le *Kameroun* avait été arraisonné par des navires gouvernementaux espagnols. Quelques heures après il débarquait une cargaison d'avions démontés, de bombes et de grenades à main sur le quai Santa-Polonia à Lisbonne. Ce matériel était chargé sur des camions et conduit à Badajoz et à Salamanque. L'incident du *Kameroun* est antérieur à la reconnaissance de la Junte de Burgos par l'Allemagne.

Pour l'Espagne, membre de la Société des Nations, aucun doute n'est possible. La défense contre l'agression perpétrée sur son territoire est le droit. Ce droit ne peut être sérieusement contesté par personne. L'Espagne en état de légitime défense prévient et entrave le ravitaillement de l'agression. Elle ne saisit pas des navires. Elle leur interdit d'accumuler la dynamite sur le terri-

par

GABRIEL PÉRI



La rue Martin-de-los-Heros, dans un faubourg de Madrid.

toire espagnol. Où est le droit, Messieurs du *Temps* ? Mais le droit strict, consiste à aider l'Espagne dans ces mesures de sauvegarde.

4° La flotte de Franco est — au regard du droit et en fait — une flotte séditeuse, une flotte pirate qu'aucune disposition du code maritime ne protège. L'ultimatum allemand du 5 janvier annonce que l'Allemagne livrera à la « flotte pirate » les navires volés à la marine nationale espagnole. Et le *Temps* « discerne » de moins en moins « où est le droit » ?

Lorsqu'on parla pour la première fois — depuis deux ans — d'arraisonnement, c'était à l'époque de la guerre d'Afrique orientale.

Les hommes de la carrière prononçaient ce mot en feignant l'effroi. Ils disaient : « Si l'on applique la sanction pétrolière à l'Italie, il faudra arraisonner les navires italiens, et l'arraisonnement est un acte de guerre. »

Mensonge impudent, l'arraisonnement n'est pas en soi un acte de guerre. C'est une pratique normale prévu par le droit. En cas d'agression, en cas de sanction contre l'agresseur l'arraisonnement est une des mesures prévues par l'article 16 du Pacte, et assignée comme tâche aux membres de la communauté internationale.

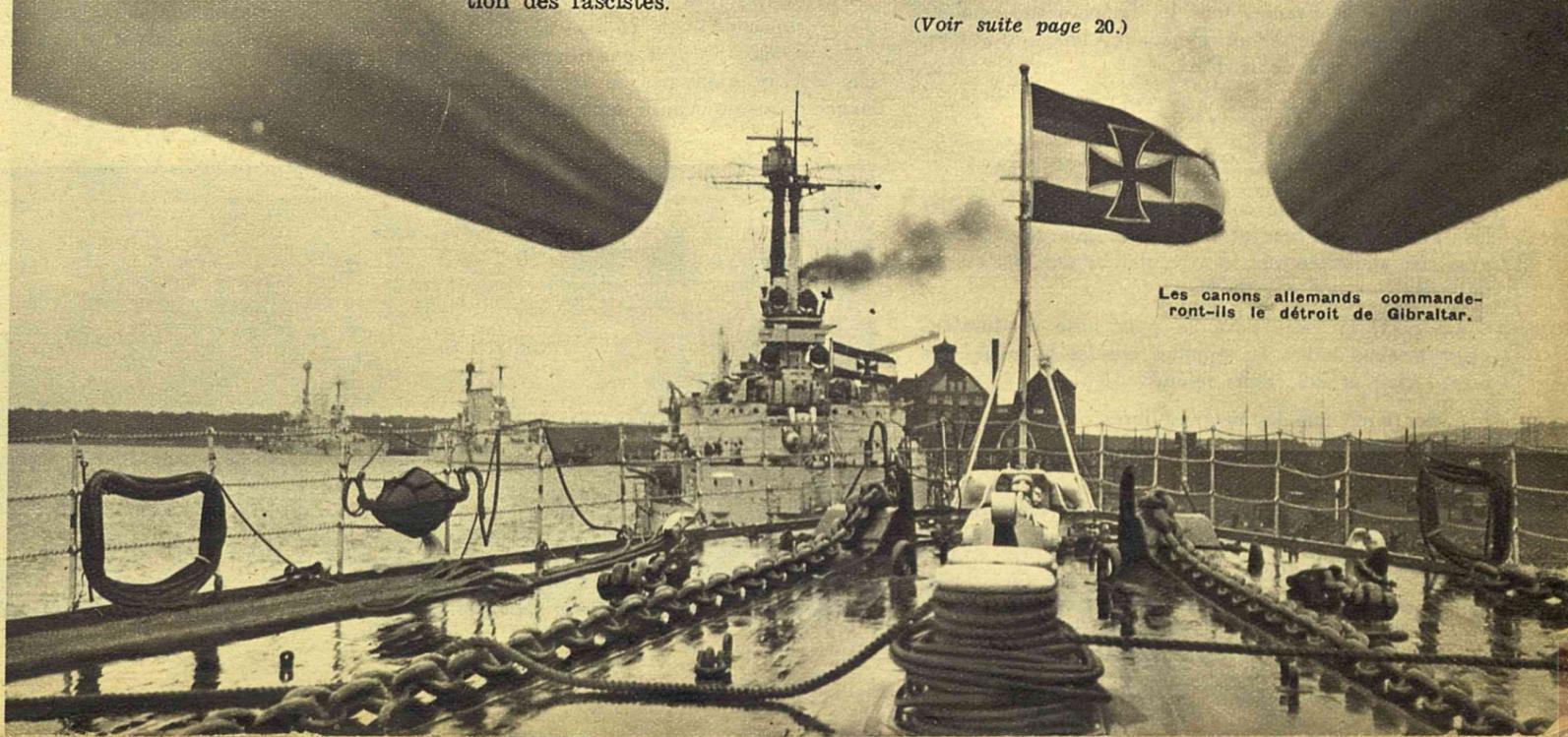
Ce qui est vrai c'est que l'audace des fascismes et la jussionnalité des démocraties est en train de créer un droit nouveau qui est comme la négation du Droit : « L'arraisonnement est un motif de guerre légitime lorsque des navires fascistes en sont l'objet. L'arraisonnement est conforme à la règle lorsqu'il est pratiqué par les navires fascistes ». Voilà le précepte que MM. Eden et Delbos auront gravé sur la table de la Loi Internationale.

Mais je bouscule — je le crois — le cadre de cet article. Tant pis, puisqu'il s'agit en somme de faire le point et de prendre date.

Dans l'histoire de la guerre d'Espagne, le mois de décembre aura été, par excellence, le mois néfaste pour la paix.

La proposition franco-anglaise du 4 décembre n'a eu en tout et pour tout qu'un résultat pratique : Elle a dessaisi la Société des Nations du dossier éthiopien. En accompagnant leur note du 4 courant d'une menace, la France et l'Angleterre auraient pu sans doute soit imposer la non-intervention contrôlée à 100 pour cent, soit rendre inefficace par le renforcement de la défense républicaine l'intervention des fascistes.

(Voir suite page 20.)



Les canons allemands commanderont-ils le détroit de Gibraltar.

L

Le Front Populaire est-il une coalition temporaire, analogue à ce que furent jadis le « Bloc » ou le « Cartel des Gauches » ?

Est-ce, au contraire, une formation politique née de la volonté et de l'espoir des masses et capable de réaliser une œuvre de longue haleine ?

Je crois, pour ma part, que la seconde opinion est la bonne, que le peuple de France a le désir profond de maintenir longtemps l'union des forces de gauche.

Mais, pour que ce désir se réalise, il faut que le programme initial soit élargi; il faut que le Front Populaire devienne le *Front de la Paix*, il faut qu'il devienne le *Front du 89 économique*.

**

Front de la Paix, d'abord!

De jour en jour il devient plus manifeste que les réactionnaires français font tout ce qu'ils peuvent pour provoquer la conflagration générale.

Par deux fois ils ont été, ouvertement, cyniquement, le parti de la guerre.

La première fois, c'était sous Laval. Mussolini voulait faire parler le canon, ensanglanter l'Éthiopie. Mais il savait bien que, si la S. D. N., Angleterre et France en tête, s'opposaient à son dessein, force lui serait de se résigner à la paix. Aussitôt les bellicistes de chez nous se sont dressés, exigeant que le Gouvernement français torpillât le pacte de la S. D. N., et que la guerre put éclater. De par la volonté de nos droitiers, le massacre des Éthiopiens a commencé.

Une seconde fois, c'était sous le gouvernement de Front Populaire. Franco venait d'organiser le soulèvement général de l'armée espagnole; mais ce soulèvement, grâce à la vigilance du peuple, avait échoué. Que la France fournit au gouvernement légal les armes dont il avait besoin, et la sédition était étouffée en quinze jours. Aussitôt les bellicistes de chez nous se sont dressés, exigeant que la France coupât tout envoi sur Madrid et que la guerre voulue par Franco pût s'organiser. De par la volonté de nos droitiers, le massacre du peuple espagnol a commencé.

Ainsi, par deux fois, le parti réactionnaire, le parti de la Droite fasciste, s'est déclaré *parti de la guerre*. Contre ce parti qui ne rêve que massacres, qui soutient, contre la France, tous les hommes de conquête et de violence, le Front Populaire, image du pays, doit être le *Front de la Paix*.

**

Pour mériter ce nom, que faut-il qu'il fasse ?

Il faut qu'il ait le courage intellectuel de regarder les faits bien en face et de se dire que ce n'est pas avec des attermolements, des reculades, des concessions au bellicisme qu'on assurera la paix.

La paix, la vraie paix, la paix juste et durable, exige, comme toutes les grandes œuvres humaines, un regard clair et des cœurs résolus.

C'est parce que les peuples libres ont cédé devant le bellicisme mussolinien que Hitler a réoccupé la Rhénanie.

C'est parce que les peuples libres ont cédé devant la réoccupation de la Rhénanie que Franco a assailli l'Espagne républicaine.

C'est parce que l'Angleterre et la France ont cédé



FRONT POPULAIRE

PAR ALBERT BAYET

« REGARDS » commence cette semaine la publication d'une étude d'Albert Bayet sur les grands problèmes qui se posent au Front Populaire et qu'il aura à résoudre au cours des mois qui viennent, étude dont l'intérêt ne saurait échapper à aucun de nos lecteurs.

devant l'intervention italo-allemande que le soulèvement d'une junte factieuse est devenu une guerre du fascisme contre la liberté.

Bref, à chaque concession faite au nom de la paix a répondu invariablement une mesure de guerre, un progrès de l'esprit de guerre.

**

Eh bien, il faut que cela cesse. Et c'est ce que doit dire, calmement mais clairement, le Front Populaire.

La France ne peut pas admettre que, sous le masque devenu grotesque de la non-intervention, l'Allemagne fasse du Maroc espagnol et de l'Espagne elle-

nême deux bases d'opérations militaires contre la liberté française.

La France ne peut pas admettre que, sous couleur de ménager une poignée de traîtres qui n'ont d'autre patrie que leur coffre-fort, le peuple de nos villes et de nos campagnes soit livré aux bombes d'une junte fasciste unie à des troupes de nazis.

Elle doit donc dire avec fermeté qu'elle n'est pas disposée à se laisser encercler et à laisser encercler du même coup ce que Daladier appelait naguère « la dernière tranchée de la liberté ».

Elle doit signifier sans ambages que, si l'Allemagne et l'Italie ravitaillent les félons de Burgos, elle, France, ravitaillera les républicains de Madrid.

Elle doit signifier non moins nettement que si des vaisseaux rebelles se permettent de tirer sur des bateaux français, elle fera protéger ses bateaux par sa marine et son aviation.

En même temps, elle doit faire appel à tous les peuples composant la Société des Nations, — et, en premier lieu, à la démocratie anglaise, — pour que tous ceux qui veulent la paix juste se déclarent prêts à la défendre.

**

Si le Front Populaire sait faire prévaloir cette

politique, s'il fait le Front de la Paix en France, s'il fait le Front de la Paix en Europe, il répondra au vœu profond du peuple, et, dans la sécurité rétablie, une large carrière s'ouvrira devant lui.

Quel est, en effet, le radical, le socialiste, le communiste, je dis plus : quel est le Français épris de liberté et de paix qui ne saura gré aux Gauches unies d'avoir réussi à repousser cette menace sanglante que le fascisme tient suspendue sur la

France et sur le monde ?

Front de la Paix, voilà le premier mot d'ordre! Mais il ne suffit pas que la paix règne entre les peuples, il faut qu'au sein même du peuple français un progrès de justice sociale détermine un progrès de fraternité.

Est-ce possible? Peut-on, malgré les divergences doctrinales — et respectables, — des divers partis, tenter en commun une grande œuvre? Je dis : oui, et j'essaierai de le prouver en essayant d'expliquer ici même ce que peut et ce que doit être le 89 économique.

(A suivre.)

Albert BAYET.

BIENTOT,

Une grande enquête...

BIENTOT,

Un concours original...

Fantômes à vendre

Un académicien
vaut-il
54.000 francs ?

L'Opéra est
un peu cher...
d'ailleurs il
n'est pas à
vendre.

Et l'Opéra, combien ?
— Deux cent cinquante millions.

— Hum ! C'est un peu cher. Je repasserai.

Vous repasserez d'autant mieux, cher monsieur, que l'Opéra n'est pas à vendre. Pas plus, d'ailleurs qu'aucun des monuments publics que vous trouvez sur votre chemin. Que leur dôme soit verdâtre ou non, que leur façade s'orne de becs de gaz ou de cariatides — il arrive même que les uns ou les autres fassent double emploi — les édifices appartenant à l'Etat lui appartiennent bien et il n'est nullement décidé à les « bazarder ».

Mais l'administration, que l'on plaisante beaucoup, est une ménagère prévoyante et sage. Elle a voulu que l'Etat connût la valeur de ses biens, pour sa satisfaction propre, pour son goût personnel.

Elle a donc dressé la liste de tous les monuments publics, de Paris, de province, et même d'au delà des mers. En face du nom de chacun, elle a inscrit des chiffres qui représentent l'estimation objective de chaque palais, de chaque musée, de chaque théâtre, de chaque école.

Ce sont *Les Domaines* qui ont eu ce soin. Dans un petit bureau, au deuxième étage de la rue Notre-Dame-des-Victoires un fonctionnaire aimable et souriant a la garde des gros registres sur lesquels sont consignés ces renseignements numériques. On a arrondi au franc supérieur ; les centimes sont négligés.

L'Opéra est estimé deux cent cinquante millions. Qui l'eût cru ? Notre Académie de danse fait valser les millions.

L'Opéra-Comique, par contre, ne vaut pas grand chose. On la cote quatorze millions. Une paille. La Comédie-Française ne vaut guère mieux et l'on s'en étonnera : seize millions en tout et pour tout. Quant à l'Odéon, coiffé de son chapeau de clown, il est dans le quatrième dessous : quatre millions huit cent mille francs. Une misère !

Puisque nous sommes dans le quartier, remontons jusqu'au lycée *Louis-le-Grand*, pour apprendre qu'il vaut vingt-quatre millions. Ce qui n'empêche nullement le censeur des études ou le surveillant général de répéter à tout venant que leurs potaches ne valent pas cher. Mais les censeurs et les surveillants généraux ne sont jamais contents.

L'Ecole Normale Supérieure n'est guère estimée plus de onze millions. Il est vrai que les tarifs ont été établis à une époque où l'Ecole n'avait pas encore été rafistolée, et où les planchers des dortoirs étaient tellement vermoulus que les élèves, par crainte de passer au travers, découchaient le plus souvent possible.

La Monnaie n'est chiffrée que dix-sept millions. L'individu qui l'a estimée à un si bas prix devait être lui-même frappé.

Traversons la Seine, nous voici devant le *Palais du Louvre*. Ici, fini de rire. En face de son nom nous lisons en effet : « Cinq milliards, compte non tenu des trésors qu'il renferme ». Parfait, nous réfléchirons.

L'Institut de France est presque pour rien.

par

YVES
GROS RICHARD

Nous voici devant
le Palais du Louvre.
Ici, fini de
rire !

Soixante-six millions
la Chambre.

Repassons le pont. La *Chambre des Députés* s'offre à nos regards. Combien ? Soixante-six millions. Une division approximative nous apprend que cela met les honorables représentants du peuple à environ 106.000 francs par tête. Mais empressons-nous de rappeler, pour couper court à toute accusation d'antiparlementarisme, que la Chambre n'est pas à vendre.

Pour ceux qui voudraient corrompre les sénateurs, ce serait plus cher : 150 millions, soit environ 500.000 francs par bulletin de Père Conscrit. N'y songeons pas.

Un coup d'œil en province, très vite, pour apprendre que le *Château de Pierrefonds*, résidence qui ne nous déplairait pas à condition de ne pas être obligé d'assurer le chauffage, est coté trente millions. Avec la loi Loucheur, nous trouve quand même mieux, et moins cher.

Et nous rentrons à Paris pour demander un dernier renseignement :

— L'Institut de France, s'il vous plaît ?

— Douze millions cinq cent mille francs.

Nous nous livrons alors à un bref calcul. Les cinq académies comptent au total à peu près 230 membres. Les immortels reviennent donc à quelque chose comme cinquante quatre mille francs pièce. On voit que l'expert qui a fixé le chiffre de 12.500.000 francs a été particulièrement généreux. Il est vrai qu'au moment où il a établi ce prix (qui n'est pas un prix de vertu, mais un véritable prix d'ami), ni M. Louis Gillet, ni l'amiral Lacaze n'avaient encore été élus.

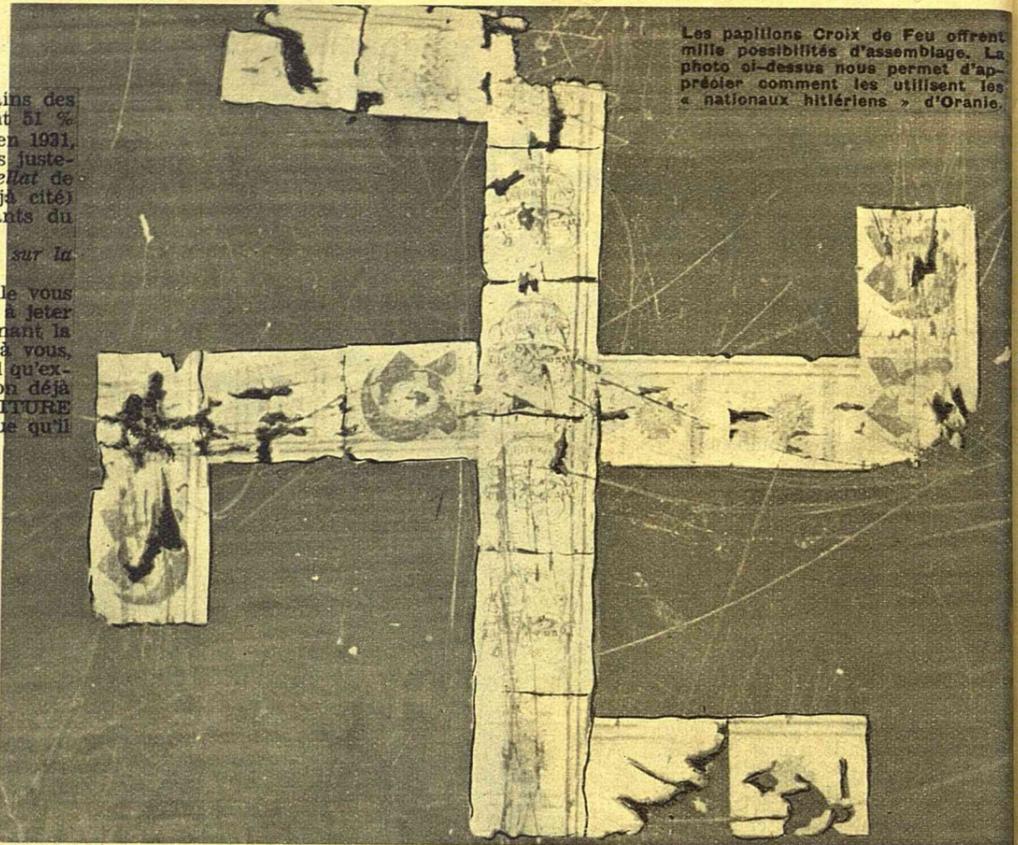
L

es vignes, encore plus peut-être que le blé, sont entre les mains des gros colons. En effet 5 1/2 pour cent des vigneron détiennent 51 % de la production ! Six vigneron à eux seuls en concentraient en 1931, 20 %. Or ces gros vigneron et vinassiers d'Oranie, qui sont-ils justement ? Citons : *Bordères* de Saint-Cloud, *Déciron*, *Perrin*, *Bellat* de Bel-Abbès, *Mauméja*, *Sénéclauze* d'Oran, *Mical*, *De Bussy* (déjà cité) de Mostaganem... tous non seulement membres, mais dirigeants du

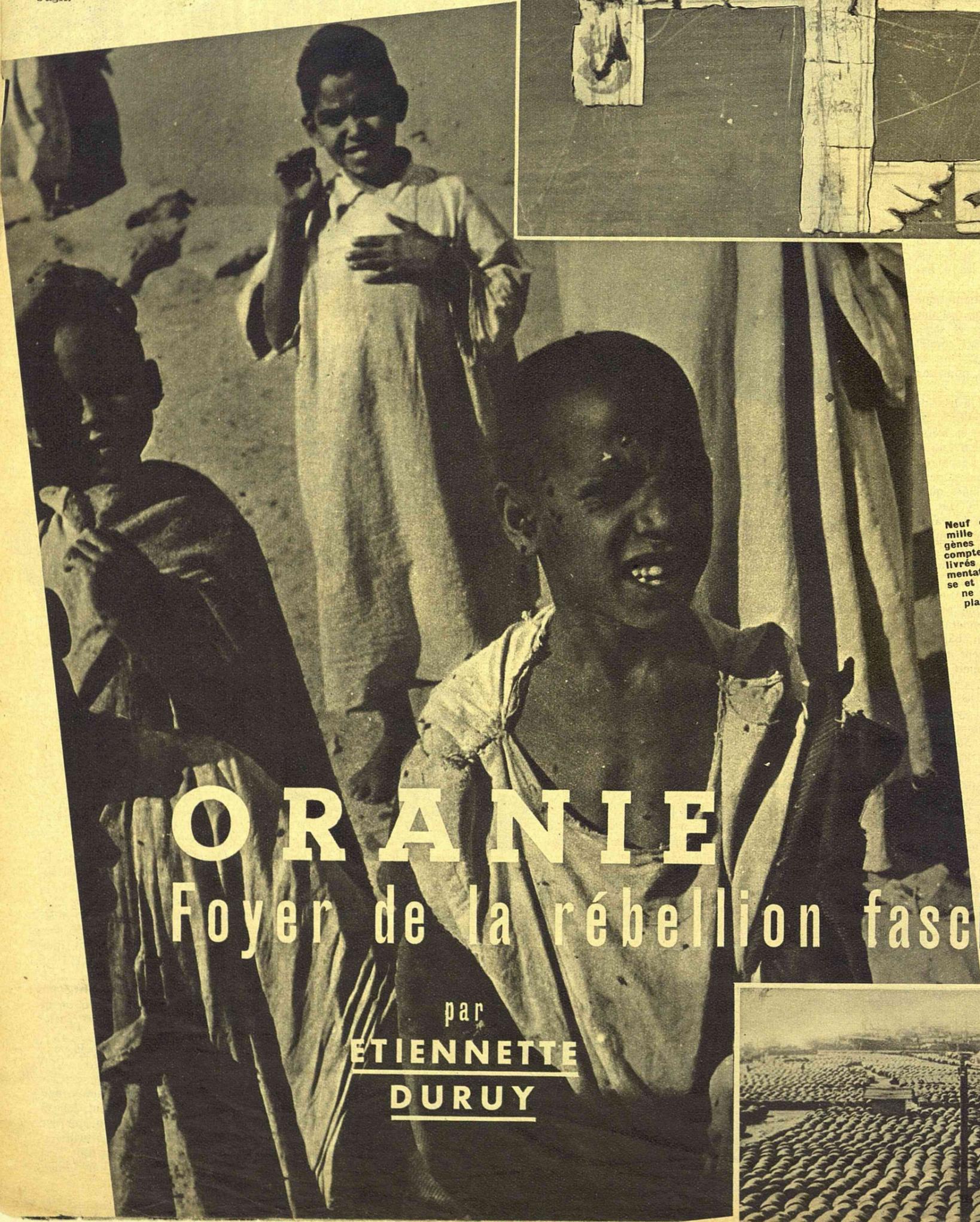
Rassemblement National !

MM. les fascistes, les jeux sont clairs ! N'avez-vous pas déclaré que *c'est sur la « question économique » que le gouvernement de Front Populaire tombera ?*

Votre campagne de terrorisme dont nous aurons à reparler et sous laquelle vous tenez encore l'Algérie... n'a pas réussi. Votre campagne de provocations destinée à jeter les uns contre les autres Arabes et Juifs n'a pas non plus réussi. C'est maintenant la campagne de la hausse, dans l'espoir que les Arabes affamés viendront enfin à vous, pour vous permettre de réaliser le grand programme du Rassemblement National qu'exprimaient si éloquemment vos chefs, et que résumait M. Paul Pellat, gros colon déjà cité, en disant : **IL NOUS FAUT PORTER LE FER ROUGE DANS LA POURRIÈRE QUI RONGE LA FRANCE**, chacun le sait, c'est de la République démocratique qu'il s'agit.



Les papillons Croix de Feu offrent mille possibilités d'assemblage. La photo ci-dessus nous permet d'apprécier comment les utilisent les « nationaux hitlériens » d'Oranie.

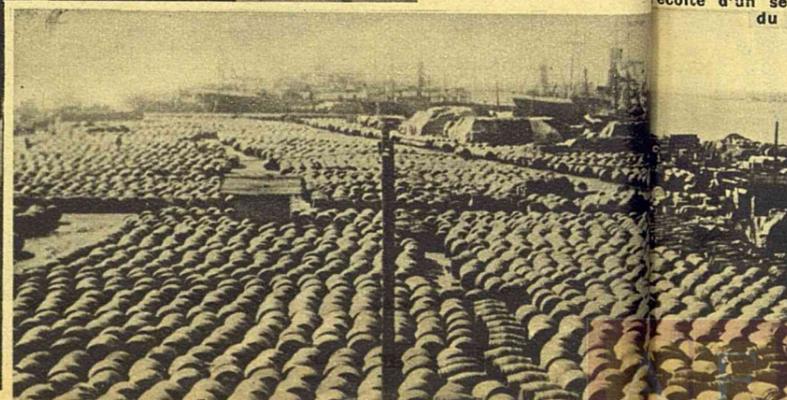


Neuf cent-quarante mille enfants indigènes (l'Algérie en compte un million), livrés à la sous-alimentation, à la crasse et aux mouches, ne trouvent pas place dans les écoles...

ORANIE

Foyer de la rébellion fasciste

par
**ETIENNETTE
DURUY**



Le RASSI...
paigne de hau...
leur ont été in...

Après que...
rent balayé la...
coles qui n'ar...
persuadés que...
frères de la M...
le gouverneme...
leur lutte pou...

Mais l'Oran...
la constitution...
se multipliait...
pure et simpli...
général la poli...
grèves.

Ils s'y éta...
les Ligues dis...
et le communi...
nes allant ju...
chaque gros c...

On appro...
d'œuvre. Le F...
désormais en...
ouvriers, conf...
gnier encore e...
syndicale — v...

La riposte...
« En Fra...
« laisser faire...
s'écriait, à In...

L'assaut...
soupçonné d'ê...
Refus des sal...
don, les colon...
campagne achi...
abattre. Les...
payer leurs fe...
centaines et d...
fond des cam...

Au momen...
d'ouvriers agr...
syndicat. Ils a...
toral et au m...
13 francs. Ils...
verser le moir...

D'autres a...
que *Clairefon*...
nature... loin...

Questionn...
rété préfector...
à l'appliquer !

Il est enfi...
LA CONC...
syndicats pou...

d'œuvre local...
du Sud, peu f...
régime absolu...
tâche : MM.

Enfin la...
d'œuvre. Lu...

« Les pr...
s'adresser à l...
les soins du c...

Chacun s...
résignés qui s...
Peu et ne salu...
nie sont clair...
nes, ateliers)

Ce n'est c...
n'est pas non...
derrière les c...
thouistes, c...
Populaire et l...

Ce que n...
National en C...
Jeter aux...
aussi ANEAN...

L'attaque...
Ceux qui...
juillet, furent...

et pointés su...
sympathie à l...
tous ceux-là...
écoles, des m...
Comme c...

laire, les facti...

Alors tou...
connus du F...
Renan, dont...
revolver dans...
Persille, a les...
le fils du fasc...

Cette mer de...
suffrait pas p...
récolte d'un seu...
du v...

Un vieux fellah de la plaine de Sidi-Bel-Abbès... 6 francs par jour pour 12 heures de travail, du berceau à la tombe.

Le RASSEMBLEMENT NATIONAL invoquera peut-être pour « justifier » sa campagne de hausse ce qu'il plaît aux gros colons d'appeler « les charges écrasantes qui leur ont été imposées par les nouvelles lois sociales » ?

Après que les grèves — véritable reflux d'une politique forcenée de déflation — eurent balayé la France, elles atteignirent l'Algérie en juillet et août. Les ouvriers agricoles qui n'arrivaient plus à se nourrir avec des salaires qui baissaient chaque année, persuadés que l'Algérie est aussi la France, se mirent à faire la grève comme leurs frères de la Métropole. Ils étaient alors profondément convaincus qu'avec la C. G. T. le gouvernement n'allait pas les abandonner, mais les soutiendrait, au contraire, dans leur lutte pour leurs modestes revendications.

Mais l'Oranie n'est pas la France ! La circulaire ministérielle du 3 juillet réclamant la constitution de *Commissions de Conciliation*, n'y fut jamais appliquée... Les conflits se multipliaient sans qu'il fût possible de les dénouer autrement que par l'*arrestation pure et simple des grévistes*, car l'administration s'efforçait, avant tout de ne pas gêner la politique que MM. les colons avaient décidé d'appliquer en réponse à ces grèves.

Ils s'y étaient depuis longtemps préparés, car dès qu'elles eurent éclaté en France, les Ligues dissoutes doublèrent — sous le prétexte de se défendre contre les ouvriers et le communisme — leur armement individuel déjà considérable. Au centre des domaines allant jusqu'à 50.000 hectares, on accumula fusils, mitraillettes, mitrailleuses, et chaque gros colon eut son terrain d'aviation avec ses appareils particuliers.

On approchait des vendanges et le travail se faisait urgent. Il fallait de la main-d'œuvre. Le Préfet d'Oran s'empressa auprès des colons et décida qu'un barème serait désormais en vigueur, fixant les salaires de 11 à 13 francs par jour. C'était l'appât. Les ouvriers, confiants, se mirent au travail. D'aucuns — bravant l'odieuse circulaire Régnier encore en vigueur interdisant aux Arabes sous peine de déportation toute action syndicale — vinrent adhérer à la C. G. T.

La riposte des colons fascistes fut de taille :

« En France on a pu un instant courber la tête, mais ici on n'est pas décidé à se laisser faire. Nous ne sommes pas des moutons qu'on tond, des oies qu'on égorge » s'écriait, à Inkermann, le Président du Rassemblement National, l'abbé Lambert.

L'assaut commença. Ce fut la LUTTE CONTRE LES SYNDICATS. Tout ouvrier soupçonné d'être en liaison avec les syndicats est renvoyé et traqué systématiquement. Refus des salles pour les réunions syndicales, provocations contre les délégués. A Prudon, les colons descendent armés à l'entrée du village pour empêcher une réunion. Une campagne acharnée présente les syndicats comme des foyers de révolution qu'il faut abattre. Les colons fascistes décident de ne pas appliquer le tarif préfectoral et de payer leurs fellahs ce que bon leur semble. Les syndicats sont bientôt submergés ; des centaines et des centaines de plaintes leur arrivent. Des milliers restent étouffées au fond des campagnes.

Au moment où je me trouvais au siège de l'Union Départementale, une trentaine d'ouvriers agricoles de La Sénia, venus à pied à Oran, demandaient aide et secours au syndicat. Ils avaient fait toutes les vendanges ; le colon leur avait promis le tarif préfectoral et au moment de les régler avait voulu leur verser 5 et 6 francs au lieu de 12 et 13 francs. Ils avaient réclamé ; le colon, hors de lui, les avait fait chasser sans leur verser le moindre sou et ils n'avaient pas mangé depuis trois jours !

D'autres aussi sont chassés sans paye, battus, menacés de mort par des colons tels que Clairefond de Péliissier, Berthin de Mostaganem, Daniel. D'autres sont payés en nature... loin des villes, les salaires baissent bien plus : 4, 3 francs et moins par jour.

Questionné, M. le Préfet d'Oran répondit : « Que voulez-vous qu'on y fasse ? L'arrêté préfectoral n'est qu'indicatif et nous n'avons aucun moyen de forcer les colons à l'appliquer ! »

Il est enfin d'autres formes de luttes pratiquées par MM. les colons :

LA CONCURRENCE ENTRE LA MAIN-D'ŒUVRE : Toutes les démarches des syndicats pour obtenir que les colons soient dans l'obligation de recourir à la main-d'œuvre locale n'ont pas abouti. Les colons font venir des « jaunes », soit des régions du Sud, peu fertiles, et qui sont, on peut le dire sans la moindre exagération, sous un régime absolument hitlérien, soit encore du Maroc espagnol. Des maires aident à cette tâche : MM. Chapuis (Descartes), le maire d'Hennaya, etc...

Enfin la dernière mesure consiste à SELECTIONNER ET INTIMIDER la main-d'œuvre. Lu dans les journaux d'Oranie :

« Les propriétaires viticulteurs ayant besoin de tailleurs de vigne sont priés de s'adresser à la permanence du Rassemblement national où il leur sera procuré, par les soins du comité, une main-d'œuvre nationale et qualifiée ».

Chacun sait ce que représente cette main-d'œuvre « nationale » : tous les pauvres résignés qui se sont vus refuser du travail s'ils n'adhéraient pas au syndicat Croix de Feu et ne saluaient pas à la fasciste. Les dernières nouvelles que nous recevons d'Oranie sont claires à ce sujet : ON N'EMBAUCHE PLUS NULLE PART (champs, usines, ateliers) SANS LA CARTE DU RASSEMBLEMENT NATIONAL.

Ce n'est certes pas cela que les ouvriers avaient espéré en commençant la grève, ce n'est pas non plus cela que tous les fellahs et ouvriers français attendaient lorsqu'unis derrière les drapeaux rouges et tricolores, ils défilèrent, le 14 juillet, confiants, enthousiastes, criant malgré les salves des fascistes, leur foi inébranlable dans le Front Populaire et le gouvernement Blum !

Ce que nous avons vu jusqu'ici, n'est qu'un aspect des menées du Rassemblement National en Oranie. Il en est d'autres.

Jeter aux quatre vents les lois sociales de juin n'avait été qu'une étape : il fallait aussi ANÉANTIR POLITIQUEMENT LE FRONT POPULAIRE.

L'attaque fut menée avec la même intensité et avec l'appui zélé des autorités.

Ceux qui avaient été « vus » défilant dans le cortège du Front Populaire le 14 juillet, furent « vidés » de l'entreprise, du champ, de l'hôpital, du chantier, du bureau et pointés sur la liste noire. Les petits commerçants qui osent encore exprimer leur sympathie à l'égard du gouvernement se voient retirer leur licence, leur patente, et pour tous ceux-là, refus de l'aide communale et refus même des SOINS MEDICAUX ! Des écoles, des mosquées ont été « fermées pour les mêmes raisons ! ».

Comme cela n'entamait encore pas la confiance des Oranais dans le Front Populaire, les factieux recoururent aux méthodes de leur inspirateur et chef : Hitler !

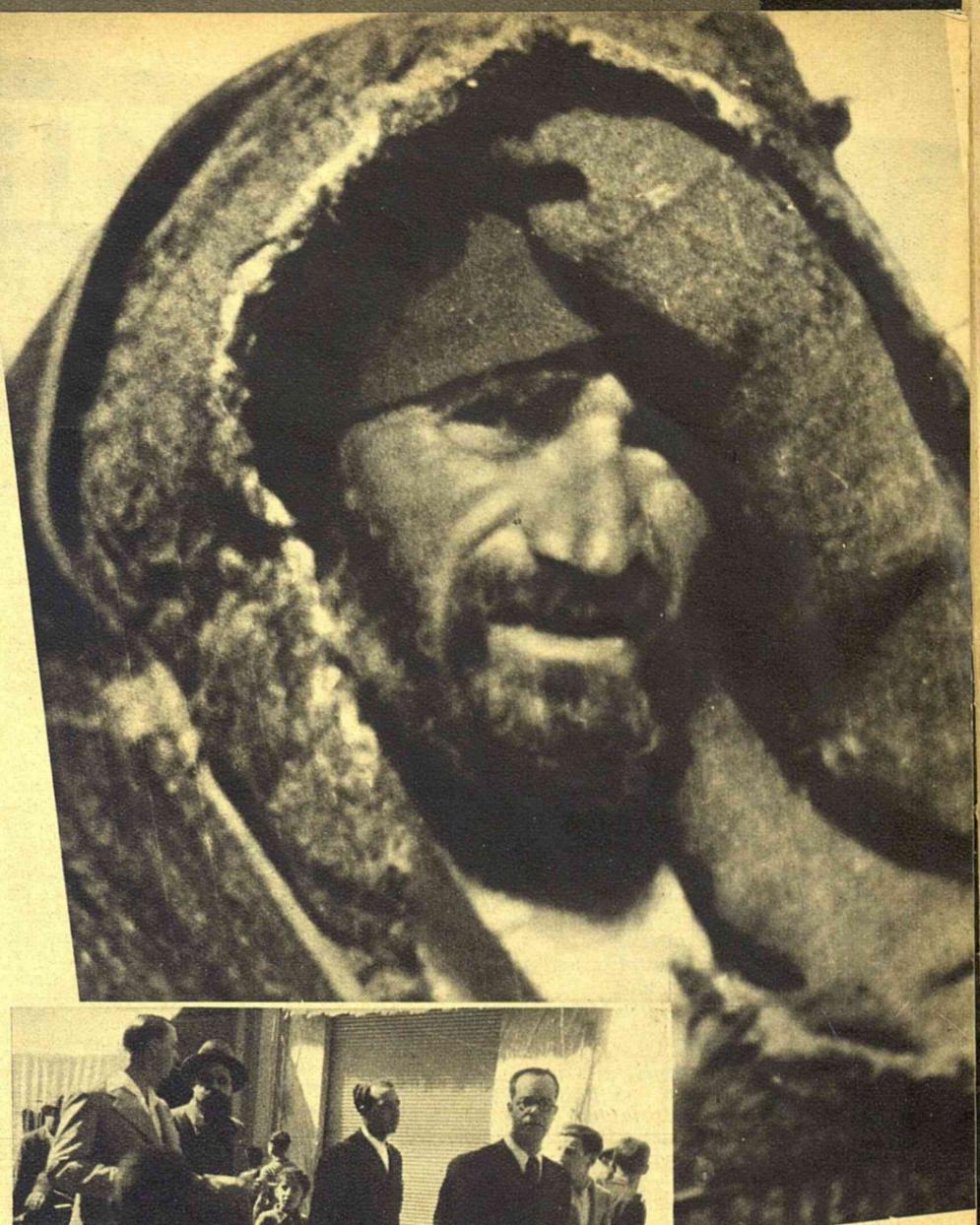
Alors tout comme en Allemagne : on « descendit » dans les maisons des membres connus du Front Populaire (descente armée chez M. Rouis, conseiller municipal de Renan, dont la femme sur le point d'accoucher tombe gravement malade); coups de revolver dans les fenêtres d'instituteurs de Bel-Abbès. L'enfant de l'un d'eux, le petit Persille, a les mains tailladées à coups de rasoir par un de ses petits camarades d'école. Le fils du fasciste Beragnas. Coups de revolver, le 14 juillet, dans la porte d'un radical

M. Darius qui refusait d'adhérer au Rassemblement National (Mostaganem). A Aïn-Farès (près de Mascara), deux socialistes sont blessés en rentrant chez eux; l'inspecteur principal qui vient le lendemain enquêter, est à son tour attaqué et blessé.

Ces attaques courageuses s'opèrent généralement de nuit. Le 22 octobre Max Djian est assailli à 9 heures du soir en traversant un jardin public; les fascistes l'assomment au cri de « Mort aux Juifs ». Le 14 juillet encore, des manifestants rentrent paisiblement du défilé du Front Populaire; arrivés à Aïn-Témouchent, ils sont attaqués à coups de revolver, plusieurs blessés.

Attentat à la pudeur et tentative de viol sur deux institutrices de gauche.

Deux délégués syndicaux arrivent à Bosquet (Mostaganem) pour enquêter. Le maire Raess les fait recevoir à coups de matraques et les arrête ensuite.



Le citoyen DUBOIS, député socialiste, accompagné d'une délégation d'électeurs, vient de frapper... vainement, à la porte du sous-préfet de Bel-Abbès, pour obtenir qu'il assure un vote régulier.

A Détrie, près de Bel-Abbès, des habitants qui protestaient contre les banderoles à croix gammées hissées dans les rues... pour la fête du village sont assommés.

Ce sont des « cas » que nous avons recueillis. Il faut multiplier chacun par cent, par mille, pour juger de ce qui s'est passé dans tout le pays.

Les agressions individuelles ne sont qu'une forme du terrorisme. C'est aussi par camions pleins d'hommes armés de fusils, de revolvers et de mitraillettes qu'on attaque des groupes, des cortèges, des foules.

Au retour de la Conférence de l'agitateur Follereau à Mostaganem, le 1^{er} juillet, où l'on avait fait un appel au meurtre, les manifestants « manifestent » à coups de pierres, de revolver (entre autres, un enfant de 8 ans est blessé au ventre).

C'est Mostaganem qui a le plus souffert, peut-être, des menées hystériques de nos « patriotes » médiévaux. Du 28 juin au 5 août, les razzias ont été incessantes. Descente armée sur les docks le 3 août, 1 mort, 6 blessés. A l'enterrement de ce docker, Gil Diego, les fascistes tirent d'une maison et du haut du clocher de l'église, sur le cortège et sur le corbillard, 3 blessés!

Descente armée sur la foule paisible qui manifestait le 1^{er} juillet, le 4 octobre, plusieurs blessés par balles de revolvers, coups de rasoirs et de matraques, etc...

Aux environs de Bel-Abbès, mêmes opérations dans tous les villages (Marnia, etc.).

Mais HITLER VEUT ENCORE PLUS! Il faut « chasser » les juifs en attendant les pogroms... On leur coupe l'eau, le gaz, la lumière dans les villages; on interdit aux commerçants, sous peine de représailles, de leur livrer des vivres. Pas même droit à la fontaine publique. « A mort! Préparez vos testaments! N'approchez pas du juif, il sent la charogne! etc., etc. », coups de revolver chez eux... ils doivent fuir sous la terreur... car M. le Préfet et le Gouverneur Général sont sans doute parfaitement consentants.

C'est sous le signe de la croix gammée que toutes ces campagnes « bien françaises » furent menées. Croix gammées partout dans les villes, les villages, les campagnes...

Croix gammées sur la route de Mostaganem-la-Meurtrie à Oran, sur les murs, les maisons, tout le long de cette voie triste bordée de grands eucalyptus aux troncs de chair écorchée. Hitler est ici. Hitler est aussi tout le long de cette belle piste en lacets qui joint Oran à Tlemcen par Aïn-Témouchent, entre les montagnes nues et depuis longtemps moissonnées, qui ont des dos plus veloutés qu'une cosse d'amande. Les mots d'ordre immondes s'étalent, sur toutes les surfaces blanches que l'on peut souiller : « Mort aux juifs! » « Vive Hitler! Vive La Rocque! A mort Blum! »

Ils se retrouvent dans les feuilles des « nationaux » qui réussissent à surclasser l'infamie de Gringoire et l'ordure de L'Action Française!

Ces « journaux », dont on voudrait bien connaître les ressources, paraissent en parfaite tranquillité, sous l'œil pour le moins indifférent des autorités et de M. le Gouverneur Général de l'Algérie.

Ajoutons encore un fait : la Légion Etrangère défilant le 11 novembre dernier devant le Café du Commerce de Sidi-Bel-Abbès, fut saluée par les consommateurs, debout, le bras tendu, tandis que le pick-up du café hurlait... l'hymne italien : le Giovinezza!

(A suivre.)

offrent
go. La
t d'ap-
ent les
Oranie.

*

Cette mer de barriques ne suffirait pas pour contenir la récolte d'un seul des magnats du vin.



mon FAKIR

A U Q U A I D ' O R S A Y

PAR ANDRÉ WURMSER

LE Quai d'Orsay, ô miracle, est plus silencieux encore de nuit que de jour; nous glissons sur les tapis épais; les portes s'ouvraient devant nous comme les ports de Franco devant la flotte allemande; le salon lui-même était morne comme une réunion du Comité de Londres; la lune miroitait sur le meuble. Je fis craquer une allumette. « Le voici! » murmurai-je. Le fakir s'approcha, bredouilla quelques mots dans une langue morte et me dit : « Vous l'aurez voulu! » Nous nous assimes face à face, le meuble entre nous; nos mains sollicitèrent les morts.

— Esprit, interrogea le fakir, es-tu là? Un coup pour oui, deux coups pour non.

Le bureau de Vergennes souleva ses deux pattes de derrière.

— Oui, répondit Vergennes.

Le jour nous surprit — et lui seul — déchiffrant les derniers messages prophétiques du Ministre. On n'imagine pas combien il est lassant d'épeler « que » par exemple : quarante-trois coups de patte! Mais je rapporterai tout, je dirai toute la vérité, rien que la vérité — je le jure sur la conscience paisible des pacifistes français.

◆◆

Or, nous dit le bureau de Vergennes (O, 15 coups, R, 18 coups), des généraux espagnols s'étant révoltés contre la République, les gouvernements démocratiques et le nôtre le premier proclamèrent qu'ils n'étaient point neutres en cette affaire. Ils rompirent l'embargo sur les armes, et, piquant d'honneur l'assassin de Matteotti et le géolier de Thaelmann, livrèrent le Front Populaire Espagnol aux hasards — d'ailleurs glorieux — de la guerre. Lorsque les rebelles recrutèrent, contrairement aux traités, en zone espagnole, le gouvernement pacifique de la

France ne souffla mot : fit-il pas mieux que de se battre? Lorsque quelques dizaines de milliers d'Allemands et d'Italiens furent installés sur la terre d'Espagne et que les communications entre la France et l'Afrique, qu'une Espagne républicaine assurait, furent fâcheusement compromises, les gouvernements démocratiques, et le nôtre le premier, se scandalisèrent et agirent efficacement : Spaak interdit l'envoi de volontaires, Baldwin le transport d'armes par navires britanniques, et mon illustre successeur (c'est le bureau de Vergennes qui parle), opina gravement. Sait-on jamais, avec ces énergumènes de fascistes, où la moindre protestation nous peut entraîner? C'est le jour de la cent quarante troisième session du Comité de non-intervention de Londres (sans lequel il faut le reconnaître, l'intervention allemande et italienne aurait été pratiquée ouvertement, ce qui aurait

considérablement augmenté les chances de guerre générale) que l'ypérite, la Reichswehr, les Caproni eurent enfin raison du peuple espagnol, dont la résistance n'avait eu d'autre effet, hélas! que risquer d'aggraver certaines dissensions à l'intérieur du Front Populaire Français. Et que Paris flambe eût-il empêché Madrid de flamber, voyons?

Le général Franco entra dans ce qui avait été Madrid, aux côtés du général Faupel. Contrairement aux dires des ennemis de la patrie — je veux dire les extrémistes de gauche, les rousseuistes, les voltairiens, que sais-je? (ainsi s'exclama le bureau de Vergennes), le fascisme ne fut nullement proclamé en Espagne, mais un régime corporatif, national surtout, socialiste même, national-socialiste, en quelque sorte, y fut instauré. M. Lerroux, l'honnête M. Lerroux, M. Alcalá Zamora, le loyal M. Alcalá Zamora, en acceptant les portefeuilles que le général Franco leur réserva, montrèrent assez le caractère pondéré du nouveau gouvernement. Et, grâce à leur action pacificatrice, dont les Asturies gardaient encore le souvenir, moins de six mois après la prise de Barcelone, on ne constatait presque plus de jugements sommaires ni de massacres en Espagne.

Les gouvernements démocratiques, et le nôtre le premier, surent, par sentiment réaliste, placer les intérêts de la paix générale au-dessus des passions partisans, et reconnurent le gouvernement de Burgos, condition essentielle au départ de M. Herbet de Saint-Jean-de-Luz. Sans doute les accords hispano-allemands sur le Maroc espagnol pouvaient-ils éveiller quelque susceptibilité, mais comme le disaient fort bien des antifascistes notoires : « Que le colonialisme soit, au Maroc, le fait de capitalistes allemands ou de capitalistes

espagnols, que nous importe? Notre ennemi est chez nous! » Ainsi la paix, qui est notre bien le plus précieux, allait être assurée en Europe et l'on ne peut vraiment accuser les gouvernements démocratiques, ni le nôtre en particulier, d'avoir fomenté la révolte des Sudètes.

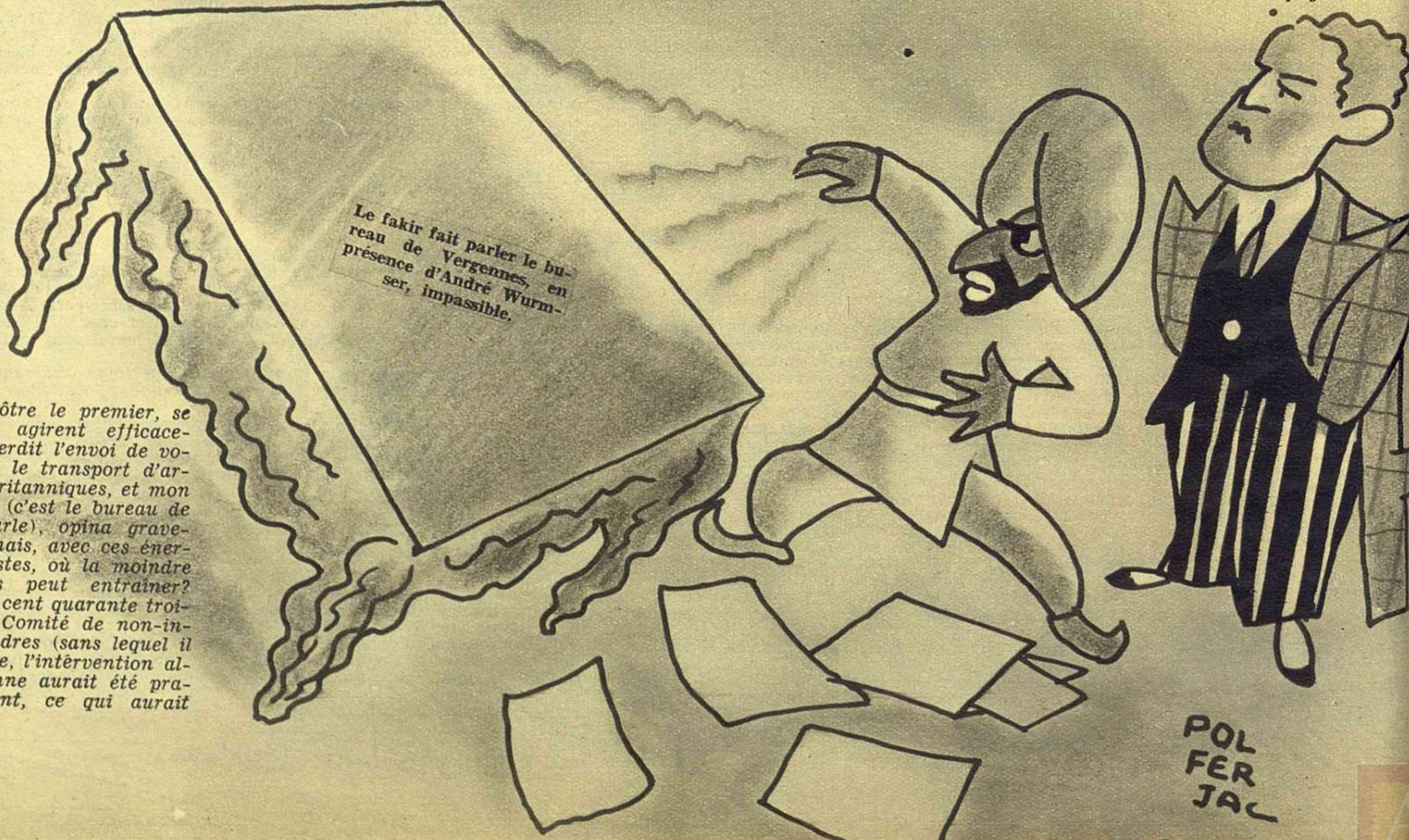
Du moins ne reculèrent-ils pas devant le devoir que la tension germano-tchèque imposait au monde. Aucun pacte ne prévoit le cas de guerre civile. Les Allemands de Bohême n'avaient pas pris les armes depuis quarante-huit heures que déjà les gouvernements démocratiques, et le nôtre le premier, affirmaient leur volonté de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de la Tchécoslovaquie. C'est en vain que la presse de droite se déchaîna contre le gouvernement de cette République, qu'elle accusa soudain d'être inféodé à Moscou; en vain, que M. Bailby dénonça M. Pierre Cot, coupable d'avoir, par passion philosooviétique, autorisé un avion de la ligne Paris-Prague à atterrir dans cette dernière ville; en vain que M. Saint-Brice de Bolo de Saint-Blancard reprocha âprement à M. Léon Blum de n'avoir pas dénoncé déjà le pacte franco-soviétique, qui de toute évidence avait provoqué le soulèvement des Sudètes et menaçait notre pays des pires complications. M. Yvon Delbos, loin de céder à ces violentes campagnes, continua de refuser tout secours aux insurgés, comme aux gouvernementaux. Même, au grand scandale de l'ambassade allemande, il reçut M. Ossuski un mercredi matin, entre dix heures et dix heures et demie, prouvant ainsi que la France ne tolérait aucune atteinte à ses intérêts vitaux, sans pour cela céder aux entraînements passionnels. En effet, lorsque les troupes de volontaires hitlériens accompagnés de dix-sept Sudètes furent en vue de Prague, le Parlement français, à peu

près unanime, réitéra solennellement sa volonté de ne se laisser entraîner dans aucune croisade idéologique. Prague aurait-il moins brûlé, si Paris avait pris feu?

C'est alors que des troubles éclatèrent en Afrique du Nord. La Légion Etrangère, ou du moins les hommes qui avaient manifesté dans les rues de Meknès au cri de : « Mort aux juifs! » et dans les rues de Sousse au cri de : « Vive Hitler! », des volontaires marocains, venus de zone espagnole, marocains blancs et parlant diverses langues européennes, différents en cela des blancs espagnols qui ne parlaient qu'arabe, provoquèrent des émeutes sanglantes. C'est en vain que la presse de droite se déchaîna contre le gouvernement de la République, en vain que M. Mallarmé déclara que l'extension des libertés algériennes avait soulevé contre nous les bénéficiaires de ces libertés, en vain que M. Recouly-Ratmir reprocha amèrement au ministre Léon Blum d'avoir trop tardivement dénoncé le pacte franco-soviétique; en vain que pour protéger leurs nationaux, les flottes italienne en Tunisie, allemande au Maroc, débarquèrent leurs équipages. Notre gouvernement démocratique, et pacifique s'il en fut un, déclara aussitôt sa volonté de ne pas laisser un conflit intérieur dégénérer en guerre européenne. Alger aurait-elle moins flambé si Paris avait été bombardé? Loin de répondre à une politique de prestige par une politique de prestige, ce qui aurait multiplié les chances de conflit international, M. Yvon Delbos se hâta d'adresser à notre ambassadeur à Londres (c'était alors M. François-Poncet, ancien ambassadeur à Berlin) une proposition de conférence méditerranéenne, à laquelle Rome et Berlin auraient répondu moins de trois ans plus tard, si les événements ne s'étaient précipités.

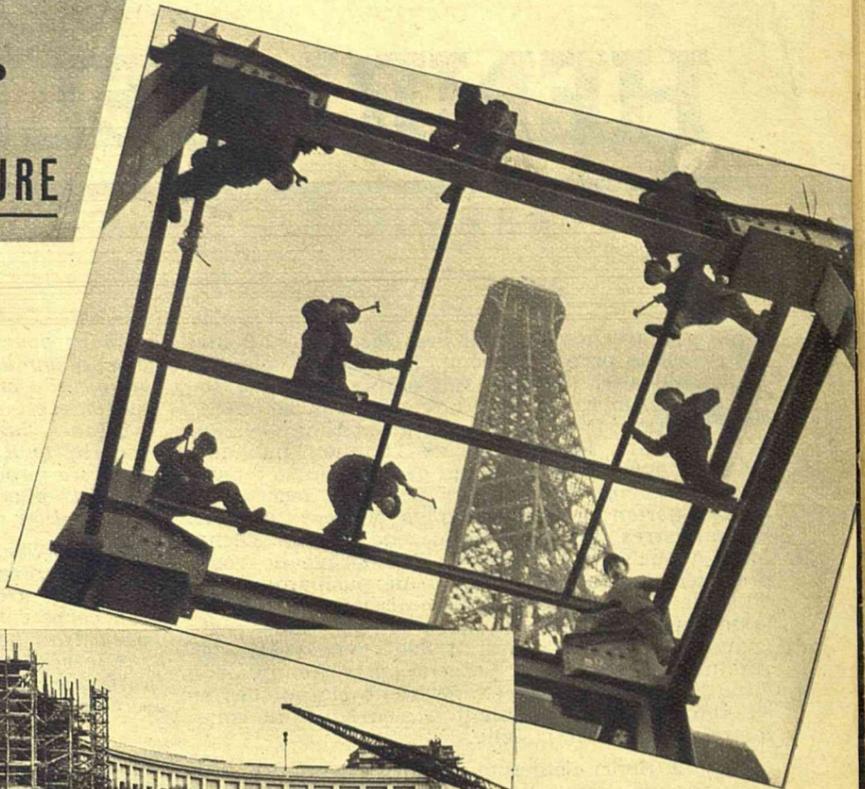
Je ne veux pas dire par là (poursuivit le bureau), que l'occupation de la Corse par le comte Rossi, modifia la politique de notre gouvernement. Ce qui était vrai de Madrid, de Prague et d'Alger, l'était-il moins de Sartène? Et la destruction de Paris eût-elle sauvé Ajaccio? Limiter le conflit, tel est le devoir, pénible et sans brillante apparence, du pacifiste conscient. Mais le mouvement des ouvriers de l'arsenal de Toulon entraînés par des meneurs peu soucieux des intérêts de l'Europe à protester devant le consulat italien, contraignit le Duce à rappeler à l'ordre le gouvernement de Paris. Il ne fut pas seul à le blâmer.

(Voir suite page 20.)

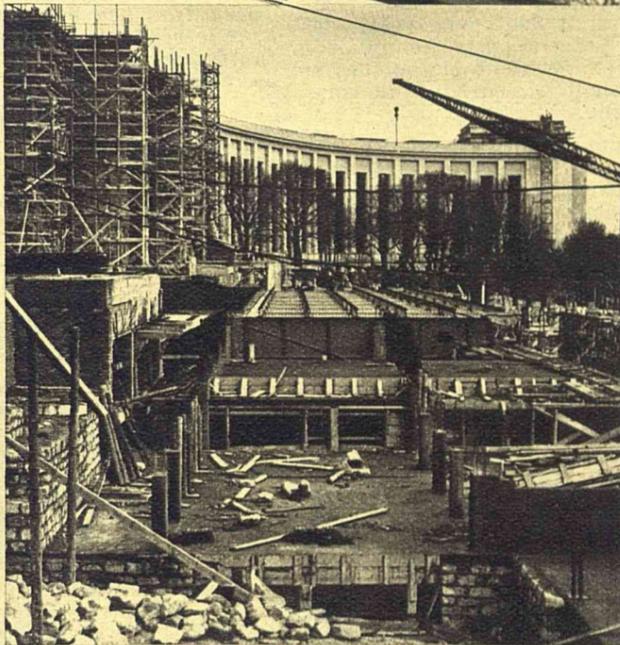


Et notre exposition ?

“Elle sera inaugurée le 1^{er} mai 1937” nous déclare M. Martzloff
DIRECTEUR DES SERVICES D'ARCHITECTURE



Du haut de sa hauteur, la Tour Eiffel...



L'aspect actuel du théâtre du Trocadéro.

C'est au lendemain de l'Exposition Coloniale de 1931 que l'on commence à songer sérieusement à celle de 1937.

1931, 1932, 1933... L'Exposition est en gestation dans le cerveau de quelques ingénieurs, de quelques architectes.

1934. De songe, l'Exposition devient plan, croquis, maquette. Elle vit d'une vie symbolique et irréelle, sur un morceau de papier à dessin. On lui cherche un nom et un domicile. Aura-t-elle lieu au centre de Paris? dans une zone transformée en jardin? aux Invalides? S'appellera-t-elle « Exposition des Arts » ou « Travail et Loisirs »?

1935. Les abords de la Tour Eiffel se couvrent de barrières en bois, derrière lesquels il n'y a rien, mais qui portent ce laconique écriteau : « Exposition de 1937 ». Les journaux commencent à s'occuper d'elle. On apprend que M. François-Latour est nommé commissaire général de l'Exposition. Qui est M. François-Latour? Un homme qui lit *L'Action Française*, un bien-pensant.

On peut avoir confiance en M. Pierre Laval, pour mettre « *the right man in the right place* ». Tout va pour le mieux. L'Exposition de 1937 aura lieu en 1937. La France ne manquera pas à sa parole. Ce sera un succès.

L'année 1935 se termine sous ces heureux auspices.

Décembre 1936. Les journaux si bienveillants de 1935 ne s'occupent de l'Exposition que pour lui prédire le sort le plus lamentable, pour couvrir d'injures son commissaire, son architecte, les ministres, le gouvernement. La campagne a commencé *pianissimo* — l'Exposition n'aura pas lieu... l'Exposition n'aura pas lieu... *Piano, piano* : l'Exposition n'aura pas lieu. *Moderato, forte, fortissimo* : l'Exposition de 1937 n'aura pas lieu.

Que s'est-il passé? Ceci. Les élections de mai 1936 ont apporté au Front Populaire une victoire écrasante. M. Léon Blum a remplacé M. Pierre Laval à la présidence. M. Labbé a remplacé M. François-Latour au commissariat général de l'Exposition.

Sur ce, arrive 1937, l'année de l'Exposition. Son succès peut rehausser le prestige d'un gouvernement haï par ceux qui orchestrent la presse, dominant le Conseil Municipal, ceux qui ont l'habitude de tout diriger dans les coulisses. Il peut accentuer la reprise déjà amorcée et dont il ne faut à aucun prix laisser l'honneur au gouvernement du Front Populaire. Et voilà, comment, quatre mois avant le 1^{er} mai, jour prévu pour l'inauguration, on se demande si l'Exposition de 1937 aura lieu?

Nous avons tenu à interroger les principales personnalités qui s'occupent de l'Exposition pour avoir leur avis sur les causes du retard constaté dans la réalisation des travaux et les perspectives de succès de l'Exposition.

— Nous ne songeons pas à contester, nous dit M. Martzloff, directeur des Services d'architecture, que l'Exposition est en retard sur son programme. Les causes de ce retard? Elles remontent très loin et n'ont rien à voir avec le gouvernement du Front Populaire. Tout d'abord, la préparation de l'Exposition, qui ne demande généralement pas moins de trois ans, a été commencée, trop tard, nous laissant deux années à peine pour l'énorme travail de mise au point que nécessite une manifestation internationale de cette ampleur.

« D'autre part, le choix de l'emplacement a nécessité une série de travaux qui n'ont rien à voir avec l'Exposition : élargis-

sement du Pont d'Iéna, recouvrement du chemin de fer des Invalides, construction de plusieurs passerelles pour piétons et voitures, afin de détourner une circulation particulièrement dense, etc., etc. Enfin, n'oublions pas le gros morceau qui a été le remaniement de l'élégant Trocadéro de 1887 et la construction du Musée où aura lieu l'Exposition de la Peinture Moderne, à laquelle M. le Président du Conseil a voulu donner un éclat particulier.

« Mais — chose qui ne doit pas vous étonner outre mesure — la cause principale du retard des travaux est peut-être le succès même de l'Exposition. Songez qu'à l'origine, l'Exposition ne devait occuper que 30 hectares, et que dans l'état actuel des travaux, elle en occupe déjà 90, c'est-à-dire plus du triple. Nous avons 50 nations exposantes, chiffre qui n'a jamais été atteint dans aucune Exposition. Outre les 1.000 m² auxquels chaque exposant a droit, certains pays nous ont demandé le double de cette superficie... D'où achats de terrain, c'est-à-dire demande de crédits supplémentaires, négociations, souvent longues et difficiles, etc., etc...

« D'où encore modifications dans l'emplacement des pavillons, remaniements de plans. Or, tout ceci nous a demandé un temps précieux.

— Quelle a été, envers votre œuvre, l'attitude du gouvernement, du patronat entrepreneur, des ouvriers?

— Le Gouvernement du Front Populaire nous a traité avec une grande bienveillance. Les travaux imprévus et les hausses consécutives à la dévaluation ayant fortement grevé notre budget, le crédit supplémentaire de 200 millions, que nous avons demandé nous a été accordé avec une bonne volonté indiscutable.

« En toutes occasions, le gouvernement s'est montré soucieux d'alléger notre tâche et d'assurer à l'Exposition un incomparable éclat.

« En ce qui concerne les entrepreneurs, je dois constater avec regret qu'ils n'ont pas toujours fait preuve d'une égale bonne volonté. En juin, irrités par les grèves, ils ont opposé à nos efforts des résistances, une mauvaise humeur, qui n'a pas été sans nous gêner. Seuls, 11 entrepreneurs se sont présentés pour les adjudications qui devaient nous en amener cinquante. Et ceux-là même ont demandé des prix excessifs qui ont nécessité de longs pourparlers, qui nous ont retardé au moment décisif de commencer les travaux.

« Après le vote des lois sociales, les entrepreneurs ont demandé des augmentations allant jusqu'à 60 et 70 % des prix primitivement fixés. Il va sans dire que ces taux abracadabrants ne sont pas justifiés par le surcroît des frais occasionnés aux entrepreneurs par les lois sociales. Cependant, les demandes d'augmentation nous forcent à demander de nouveaux crédits, ce qui retarde fatalement l'exécution des travaux.

« Nous en arrivons à la question des ouvriers. Je suis heureux de pouvoir vous dire que les syndicats se sont montrés pour nous de précieux collaborateurs, toujours prêts à discuter avec bonne foi et soucieux de contribuer au succès de l'Exposition. Ils proposent pour accélérer la réalisation, le travail par équipes. Cependant, les entrepreneurs s'y opposent. Il me semble, par ailleurs, que la création d'une troisième équipe de nuit (sur certains chantiers, il y a déjà 2 équipes qui travaillent et se relayent), serait d'un rendement douteux, tout en occasionnant des dépenses d'éclairage et de maîtrise supplémentaires. Je pense que nous arriverons à nous entendre. Nous avons pro-

posé, quant à nous, que les Syndicats, sans déroger à la loi des 40 heures, autorisent le travail du samedi et du dimanche.

— Et en résumé?...

— En résumé : l'Exposition est en retard. Mais ce retard n'a rien de catastrophique. Un gros effort est nécessaire. Il sera fait. Les bonnes volontés ne manquent pas. Les bruits malveillants selon lesquels l'Exposition n'aura pas lieu, sont dépourvus de fondements. Les campagnes de presse ont des motifs personnels, comme celle que M. Léon Bailby avait commencée dans le « Jour » contre ma personne. M. Bailby avait présenté un projet de travaux électriques lésant gravement les intérêts de la Ville de Paris au profit de M. Bailby lui-même. J'ai donné un avis défavorable. M. Bailby ne me l'a point pardonné. Et voilà la véritable raison de sa campagne de presse contre l'Exposition et ses animateurs.

« En tout cas, l'Exposition sera inaugurée le 1^{er} mai par une grande fête du travail, où les ouvriers qui l'ont faite seront associés à son triomphe. Le Trocadéro sera achevé, les fontaines joueront, la féerie de la décoration lumineuse mettra sa clarté dans la nuit parisienne. Comme dans toutes les Expositions, il y aura des chantiers où l'on continuera à travailler pendant deux ou trois semaines, et comme dans toutes les Expositions, personne ne s'en apercevra. Le pavillon de l'Aéronautique sera notamment ouvert au public un peu plus tard, ainsi que, peut-être quelques pavillons secondaires. La grande salle des fêtes, installée au sous-sol du Trocadéro, ne sera peut-être pas tout à fait achevée; mais nous avons déjà paré à cet inconvénient

en louant la scène voisine du Théâtre des Champs-Élysées, afin que l'éclat des fêtes prévues pour le début de l'Exposition ne soit pas diminué.

« L'Exposition de 1937 sera fidèle au rendez-vous que lui a donné la France. L. L.

(A suivre.)

VIENT DE PARAITRE

EDITH THOMAS

LE REFUS

ROMAN

Jeune fille 1937

12 Fr.

RAPPEL

LA REMISE DES CAILLES
 par G. DAVID..... 10 fr.

IL ÉTAIT UNE MINE
 par R. GARMY..... 15 fr.

Editions Sociales Internationales

24, Rue Racine, PARIS

Une enquête sur la PROSTITUTION*

PAR
LYDIA LAMBERT

HENRI SELLIER

MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE
nous dit...

Le gouvernement issu des élections du 3 mai est le premier à rompre le silence complet qui s'est toujours fait sur le problème social, moral et sanitaire posé par la prostitution. Il est le premier à porter la question devant le tribunal de l'opinion publique, malgré l'opposition farouche des puissants tenanciers, généreux distributeurs de fonds secrets. Le péril vénérien préoccupe depuis plusieurs décades les ministres qui se sont succédé rue de Tilsitt, mais aucun n'a eu jusqu'ici le courage de rompre avec une longue tradition de pusillanimité et d'inertie. Depuis 1920, la Commission de Prophylaxie antivénérienne étudiait la question, rédigeait des rapports, émettait des vœux, votait des résolutions. En vain. Les rapports s'empilaient dans les tiroirs, les vœux restaient platoniques et les tenanciers continuaient à s'enrichir du commerce de la chair fraîche.

C'est à Henri Sellier que revient le mérite d'avoir changé tout cela. Le projet de loi qu'il a présenté au nom du gouvernement apporte une solution inspirée de principes réalistes et étudiée spécialement pour la France. Nous croyons quant à nous que la prostitution ne disparaîtra que lorsque disparaîtra un régime économique qui l'engendre fatalement, lorsqu'une femme seule et sans travail pourra trouver du pain autre part que dans le ruisseau. Alors, mais alors seulement, s'imposera la suppression pure et simple, l'abolition radicale et sans condition de l'antique commerce des femmes. En attendant, il s'agit de régler la situation au mieux des intérêts de celles qui sont plus dignes de pitié que de mépris.

Nous n'aurons pas l'outrecuidance de vouloir présenter Henri Sellier à nos lecteurs qui connaissent depuis longtemps la barbe en éventail, les yeux souriants et la parole claire du maire socialiste de Suresnes. Rendons simplement hommage à la parfaite bonne grâce avec laquelle il nous a expliqué le mécanisme du projet de loi et mis à notre disposition tous les documents susceptibles d'éclairer ce confus et navrant problème.

— Tout le monde connaît, au moins vaguement, au moins par ouï-dire, la façon dont la prostitution est réglementée en France, nous dit le Ministre de la Santé Publique. Je résumerai brièvement en vous disant qu'elle est caractérisée par un intolérable arbitraire policier, par une extension dangereuse de la prostitution et par une inefficacité quasi complète au point de vue sanitaire. C'est ce dernier point de vue qui m'a préoccupé au premier chef et m'a guidé dans la rédaction du projet de loi destiné à mettre fin à l'état actuel des choses. Ce qui ne veut pas dire que l'aspect moral et juridique du problème nous ait échappé, puisque l'arbitraire auquel je faisais allusion fait place à une législation régulière, entourée des garanties constitutionnelles et que le proxénétisme, jusqu'ici officiellement ignoré par la loi, reçoit un juste châtiement.

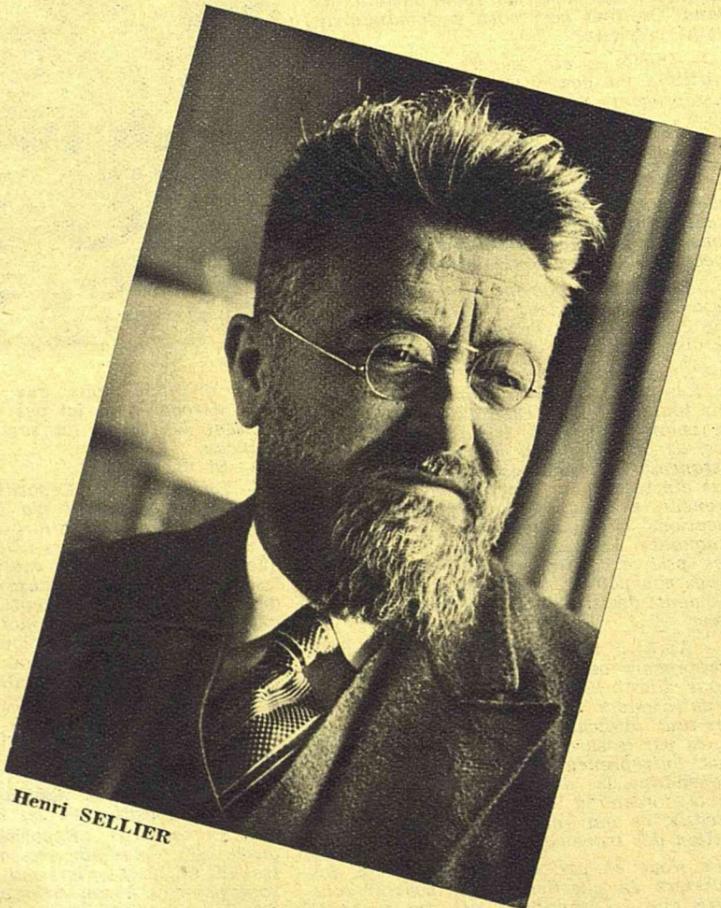
— Vous savez, Monsieur le Ministre, qu'il existe entre les spécialistes qui se sont penchés sur ce problème une véritable controverse sur les méthodes applicables à la prostitution. Voulez-vous nous dire les principes dont vous vous êtes inspiré dans le projet de loi dont vous êtes l'auteur?

— Les trois méthodes auxquelles vous faites allusion sont : le réglementarisme tel qu'il est appliqué en France et qui consiste simplement à contraindre les femmes « en carte » ou « en maison » à se soumettre régulièrement à un examen médical. Ce système, nous venons d'en voir l'inefficacité, puisque la prostituée « libre » et la femme de la maison de tolérance interviennent respecti-

vement pour deux tiers et pour un quart dans les cas de syphilis traités à l'hôpital. Pour la blennorrhagie, la proportion est encore plus grande. Ce système est donc une façade inutile, et même un véritable danger, puisqu'il donne l'illusion d'une sécurité qu'il est loin de garantir. En outre, il pose le vaste problème de la prostitution clandestine, dix fois plus répandue et plus dangereuse que la prostitution officielle.

« L'abolitionnisme, tel qu'il est pratiqué en Angleterre, revendiqué, au nom de la liberté individuelle, le droit pour la prostituée de disposer de son corps comme elle l'entend. Ce système nous a paru trop peu constructif, car il ferme les yeux sur le véritable problème. D'ailleurs, il a été constaté que les maladies vénériennes sont aussi répandues en Angleterre qu'elles le sont en France.

« Enfin, le prohibitionnisme, qui consiste à interdire purement et simplement la prostitution comme un acte criminel. Cette méthode est celle des Etats-Unis. Elle apparaît comme étant la plus satisfaisante pour notre sens moral, mais présente, en pratique, de très grandes difficultés d'application et revient, par trop souvent, à rendre la prostitution clandestine. Par ailleurs, il y a, dans le



Henri SELLIER

prohibitionnisme certains côtés absolus et rigoristes qui risqueraient de choquer dans un vieux pays de liberté comme la France.

« Le système que nous avons choisi, en l'adaptant soigneusement aux mœurs françaises, est une sorte d'étatisme sanitaire, tel qu'il est pratiqué dans les pays choisis parmi les plus sains et les plus évolués de l'Europe : le Danemark, la Norvège, la Suède, etc. Il concilie les avantages de tous ces systèmes en réduisant au minimum les risques et les inconvénients.

« Pour vous expliquer rapidement le mécanisme du projet de loi contre le péril vénérien, je vous dirai que son titre principal crée le crime de contamination. Il part de ce principe que l'homme qui, se sachant ou se soupçonnant malade, contamine sciemment une autre personne, commet un délit. D'où, pour le malade, l'obligation de se soigner, pour le médecin, l'obligation de prévenir son client et, le cas échéant, l'autorité sanitaire destinée à agir par des moyens de contrainte sur les récalcitrants. Tout ce mécanisme est entouré de garanties qui assurent une parfaite discrétion et rendent impossible le chantage. Le système ne présente que des avantages pour l'homme — ou la femme — de bonne foi qui consent à se faire donner les soins — gratuits s'il le faut — que nécessite son état. Il n'use de contrainte que vis-à-vis du criminel qui, se sachant un danger public, refuse de se laisser soigner.

« Le projet de loi prévoit, en outre, un outillage sanitaire qui faisait défaut à la France, puisque la législation française a, jusqu'ici, officiellement ignoré le péril vénérien. Enfin, il répare l'antique injustice qui faisait retomber sur les épaules de la femme tout le poids du châtiement, laissant l'homme libre de propager sa maladie. En effet, le projet de loi est valable dans la même mesure pour les deux sexes. »

— Mais les maisons de tolérance...

— Nous y arrivons... Nous ne considérons pas la prostitution comme un crime. Nous nous contentons simplement de réparer dans la mesure du possible les dégâts qu'elle occasionne à la race, en nous plaçant d'un point de vue strictement sanitaire. En somme, nous disons à la prostituée : « Ton corps est à toi ». Mais il en est autrement de ceux qui exploitent la prostitution : les proxénètes, les souteneurs, les tenanciers, les marchands de chair fraîche.

— La suppression des maisons de tolérance ne doit-elle pas nécessiter une législation compliquée, toute une controverse juridique susceptible de prolonger à l'infini la discussion de la loi ?

— Nullement. Nos lois punissent déjà quiconque « pour satisfaire les passions d'autrui, aura embauché, entraîné ou détourné... une personne de l'un ou de l'autre sexe, au-dessous de l'âge de vingt-et-un ans... ou qui l'aura contrainte à se livrer à la prostitution, ou qui aura habituellement exploité sa prostitution ». Il suffit d'ajouter à cet article du code deux simples petits mots : « ...une personne même majeure » pour jeter à bas tout l'odieuse édifice de l'industrie du vice. Interdiction de contraindre à la prostitution ou d'exploiter la prostitution d'une personne de l'un ou de l'autre sexe même majeure... Plus de maisons de tolérance, plus de bouges, plus de proxénètes, plus d'entremetteuses, plus de souteneurs. Deux simples petits mots et la France est lavée d'une tâche ignoble qui ternit singulièrement son rayonnement et son prestige dans le monde... »

Voilà, à part quelques modalités d'application et quelques détails secondaires, l'essentiel d'un projet de loi réaliste dans sa conception, étudié dans son application, efficace et équitable, tel qu'il nous a été exposé par son auteur même. Le problème est trop complexe pour être résolu d'un seul coup. Bien des lois complémentaires sont nécessaires pour parachever

l'œuvre antivénérienne : éducation sexuelle de la jeunesse, protection de la femme, égalité des sexes... Cependant, tel qu'il est, le projet de Henri Sellier représente un grand pas en avant et il ne nous reste plus qu'à souhaiter son vote rapide par la Chambre du Front Populaire et le Sénat républicain.

Lydia LAMBERT.

FIN

(*) Voir « Regards » du 31 décembre et du 7 janvier.

isme
vous
con-
omme
onta-
et un
e soi-
r son
des-
ur les
ré de
on et
e ne
ou
faire
e né-
à-vis
c, re-

illage
que la
ment
tique
de la
'hom-
projet
ur les

pas la
nten-
u pos-
ce, en
ricte-
disons
toi ».
ui ex-
nètes,
mar-

de to-
r une
ontro-
longer

t déjà
ssions
né ou
ou de
vingt-
e à se
a ha-
ion ».
code
e per-
ter à
ustrie
dre à
rostiti-
ou de
us de
ouges,
etteu-
mples
d'une
ement
dans

d'ap-
daires,
e dans
pplica-
l nous
ne. Le
r être
s com-
chever
de la
sexes...
i Sel-
il ne
rapide
Sénat

BERT.



Mère pingouin et bébé pingouin

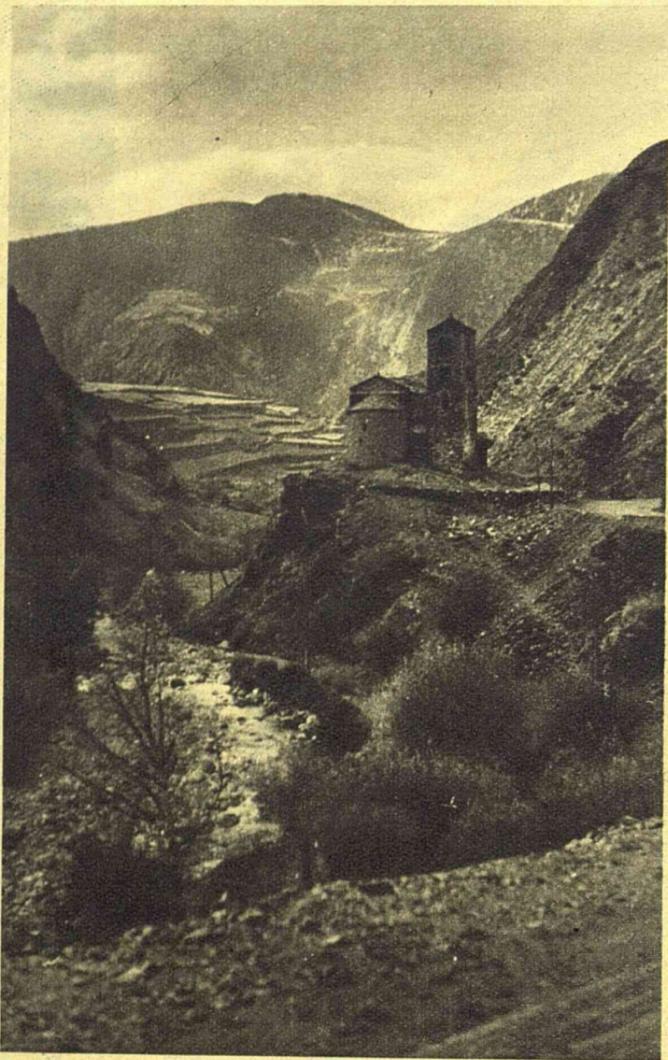
P H O T O Y L L A

MINEURS DES AN

UN GRAND REP

D'ALBERSOULIE

sur la nouve dans le YREN CATALES



Villages au nom dur comme
le roc pyrénéen.

LES mines! Les mines! Du haut de la terrasse de Puigcerda, on vous les montre au sud-ouest, loin de l'autre côté de la large vallée. Vous découvrez alors dans l'ombre de la Montagne de Les Costes un chaînon de villages estompés, villages aux noms durs comme le roc pyrénéen, durs comme le labeur, durs comme le froid, Escadars, Urtg, Alp. Le dernier, se détachant plus clair que les autres sur le trou noir que creuse au pied de l'abrupte sierra de Cadi aux neiges étincelantes, le col de Tosses, c'est Das. C'est là que sont les mines.

Nous partons dans un froid sec et pur. Nous traversons plusieurs des nombreux ruisseaux qui de toutes les hautes montagnes environnantes dégringolent grossir le rio Segre. Nous passons entre des bergers promenant leurs grands troupeaux de moutons, entre des champs de seigle et de froment et d'autres de patates, où vont lentement des bœufs accouplés et des laboureurs osseux armés de grands aiguillons, entre de vertes pâtures où gambadent en grand nombre les fameux petits chevaux de Cerdagne. Nous passons au pied du puig d'Alp, au pied de larges pinèdes, de grands bosquets de hêtres. Et soudain la montagne se dénude. Elle devient pelée, noire, rousse, bleue. L'eau de certaines sources a un goût de fer. Un clocher semble percer le flanc de la montagne. C'est celui de Das. Des maisons. Nous allons y être. Je ne vois point de terrils.

— C'est ici, dit le camarade Thor qui nous guide. Je cherche les puits dressant leurs carcasses noires, les wagons chargés de lignite. Je ne vois qu'une petite baraque en bois qui ressemble plutôt à un petit ranch de trappeur accroché au flanc de quelque sierra mexicaine. A quatre-vingt mètres plus loin, il y a une autre petite baraque. Je me sens dépité. Décidément, ces Méridionaux!

Nous entrons dans la première cahute. Il y a un trou au milieu à peu près grand comme une bouche d'égout. Dans un coin, il y a un bas-flanc où s'accumule de grosses tranches de lignite aux reflets roux. Il y a un moteur qui actionne un treuil. Il y a un mineur de Das, noir et voûté comme tous les mineurs du monde. Nous montons au second baraquement un peu plus grand. Encore un trou comme une bouche d'égout, un moteur, un treuil, un bas-flanc d'où la lignite déborde, un mineur noir et voûté au pur type pyrénéen. De l'intérieur, par la porte ouverte, on a une magnifique vallée, bien bas, à ses pieds, et en haut, droit en face de soi le profil solennel des pics andorrans.

Cette petite mine pourrait prendre l'allure d'un jouet dans nos esprits, elle prend plutôt celle d'un poème. On ressent, en effet, que quelque chose de peu ordinaire l'anime. Et l'on va voir comment ce poème charbonneux devient une épopée.

Le treuil a remonté une benne du format d'une grande lessiveuse. On tient deux dedans en se serrant et en râclant du dos les parois. Ça descend. Dix mètres, vingt mètres, trente. Et ça tourne comme une toupie. A quatre-vingt mètres, ça s'arrête. Il est sur-tout temps que ça s'arrête de tourner. On est dans la mine. On n'y voit rien. On ne sait pas comment sortir de notre lessiveuse. On appelle. Aucune réponse. C'est gai! Enfin, on se décide. On tâte les parois, on sent un vide. On s'y glisse. On entend un roulement. Une faible lueur s'avance. Ça doit être un wagonnet. C'est drôle, du pied, je cherche les rails, je ne les trouve pas. Le grondement approche. C'est une brouette. Elle est pleine de lignite; un grand

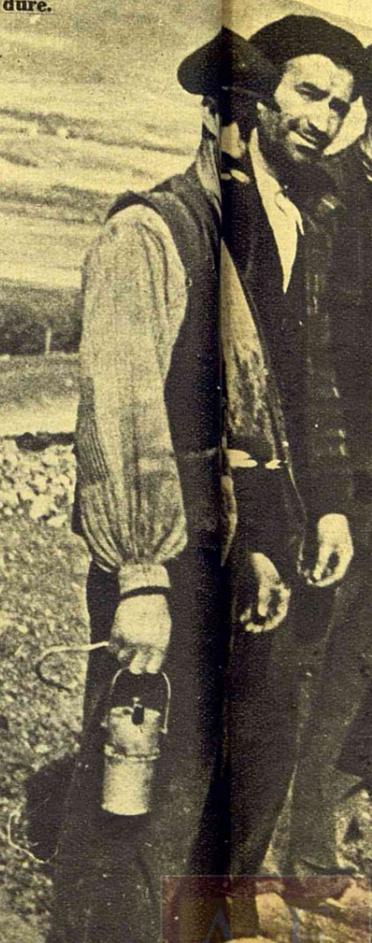
tiques. Déjà avec le pic il faut être... Les couches se descendent et tombent sur leur... Ils sont dou... à manier leur outil, à charger les... à étayer... des bouts de fourmis s'attaquant à... Et la mort... eux sont presque des vieillards, de montagnards... la peau dure, au regard noir et au visage ridé... province.

Il est vrai que les plus jeunes du... sont partis au... Ils nous expliquent leur travail et... tous des mot... vèlent que ce travail a une très... importance. C... petite mine? Eh oui! c'est que tou... montagne est b... lignite. Et cette petite mine c'est... décisive de... montagne. C'est de toute la mont... à eux douze... leur âge ils veulent avoir raison. Ex... douze ils rep... sur ce versant perdu des Pyrénées... rantesque trans... que subit l'industrie catalane. A... ebe, ils ont déci... pondre dans la mesure de leur forc... mobilisation de... richesses du pays, à eux douze, a... autres petite... échelonnées entre pics et vallées... ils ont décidé... nir à toute la haute Cerdagne — à la comarca de... et aux cantons limitrophes — le... stible dont elle... cet hiver, le combustible pour ses four... ses usines, plus fréquemment animées par la... les eaux, mais... cours aux chaudières aussi bien en... été quand il a... ruisseaux d'être à sec qu'en plein... quand les eaux... lées. Et cela aidera les massifs... phes de Campro... Ripoll à réserver toute leur produ... combustible a... de Barcelone, de Ripoll, de Sabad... Terrassa. Un p... ouennal sans titre s'est établi spon... t. Ils en sont... ils parlent de la tâche qu'ils ont... eise, leur visage... prend une lumière fière. Et cette... c'est avec méth... l'entrepreneurent.

Dès qu'ils ont vu que la Catalogne... être pour un... long appelée à tirer de son propre... maximum, ils... pris tout de suite de quel secours... avaient lui être... à vrai dire, des paysans qui, à l'au... et à l'hiver, m... journées de travail champêtre des... dans les m...

PHODS C

Les mineurs sont
des montagnards
noueux, à la peau
dure.



Les champs où vont lentement des bœufs
accouplés et des laboureurs osseux.

gaillard noir comme la mine, la conduit au puits. Il lui en faudra bien trois comme ça pour remplir la lessiveuse. On entend des voix, on voit des reflets rouges. Nous sommes en plein dans un filon. Il est attaqué au pic par deux galeries toutes neuves, mais encore toutes petites. Il y a douze hommes là-dedans. Dans l'autre puits, une dizaine. Et de-ci de-là, sur toute la montagne, il y a des petites baraques isolées avec un trou au milieu. On ne peut parler de marteau pneumatique. Ici la lignite se présente en couches ver-

COMES

UN REPORTAGE

BERSOULLILLOU

la nouvelle LEYRENEES ALAS

ut être. Les couches verticales
leur dit. Ils sont douze à suer,
ger les têtes, à étayer. Vraiment,
quant à ça. Et la moitié d'entre
rds, de montagnards nouveaux, à
et un visage ridé comme leur

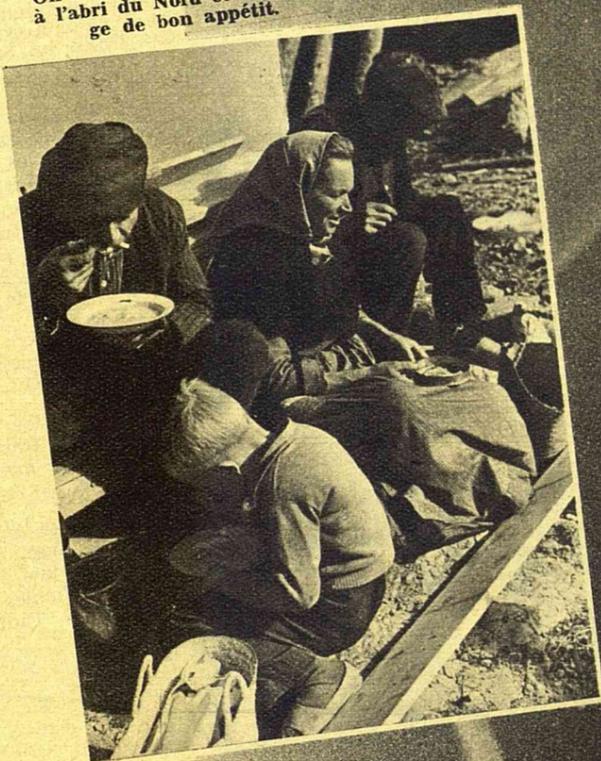
mes du sont partis aux milices.
ail et il tous des mots qui ré-
très importance. Cette toute
ue montagne est bourrée de
c'est ne décisive de toute la
montagne à eux douze et malgré
ison. Ex douze ils représentent
yrenées, l'antique transformation
. A eux, ils ont décidé de ré-
r force mobilisation de toutes les
ouze, aux autres petites équipes
lées par, ils ont décidé de four-
e — à la comarca de Puigcerda
— le stible dont elle a besoin
ses four ses usines, certes, le
ar la les eaux, mais ayant rien
rien en été quand il arrive aux
plein quand les eaux sont ge-
sifs phes de Camprodon et de
produit combustible aux usines
Sabadell/Terrassa. Un plan quin-
s point. Ils en sont. Et quand
ont risé, leur visage mâchuré
cette c'est avec méthode qu'ils

atalogne être pour un temps très
propre maximum, ils ont com-
cours avaient lui être. C'étaient,
à l'ouest à l'hiver, mêlaient aux
re desées dans les mines. Ces

HOOS CHIM

La lignite est chargée sur
une brouette.

On s'aligne contre la baraque
à l'abri du Nord et on man-
ge de bon appétit.



mines n'étaient guère que de vagues trous, ressemblant beaucoup plus à des terriers qu'à des mines. Leurs propriétaires n'avaient plus aucun souci de leur entretien et de leur modernisation, n'ayant pas en elles le meilleur de leurs revenus. Aussi voyait-on fréquemment l'achat de combustible par les habitants de la région se transformer en droit d'aller avec un pic et une pelle gratter le ventre de la montagne.

Nos paysans-mineurs décidèrent donc, en membres conscients de la C. N. T. et de la F. A. I., de mettre fin à cette anarchie et de procéder à une exploitation rationnelle des mines. Ce qui naturellement devait s'opérer sous le contrôle des comités du peuple de la région et surtout de celui de Puigcerda, qui, en plus de la ville du même nom, a hérité aussi des prérogatives propres à un chef-lieu de comarca, ce qui équivaut à peu près à nos cantons. Le Comité Administratif Populaire de Puigcerda, composé contrairement à tous les mensonges d'une presse intéressée, en toute harmonie, par des membres de l'Esquerra, du Parti Socialiste Unifié, de l'U.G.T., de la C.N.T. et de la Fédération Anarchiste Ibérique, a distribué ses postes selon non plus les partis, mais bel et bien les compétences et le camarade Thor, un brave gars bien râblé, s'est vu confier les travaux publics.

Dans l'esprit du camarade Thor, les travaux publics ont tout de suite acquis l'importance de grands travaux. Et, en effet, c'étaient de grands travaux qu'il lui fallait réaliser. La question du combustible et de la mise en valeur des richesses minières de son district se posa immédiatement à lui en même temps que d'autres problèmes qui lui ont fait entreprendre des ouvrages de romains. Il trouva chez les mineurs de Das une collaboration merveilleuse. On prit possession des terriers mal exploités, on répara les baraques, on répara les treuils, on mit en état les bennes. On refit les puits qui s'étaient effondrés. Quant aux embryons de galeries qui existaient, on décida, avant même de commencer une exploitation digne de ce nom de les porter tout de suite à un gabarit qui permettrait le travail debout.

(Voir la suite page 22.)

Les COULISSES DU METRO*

UN GRAND REPORTAGE
DE
JEAN FOUQUET



Inauguration de la station Caumartin avant-guerre.

Le tunnel... DUBO... Nos pieds glissent sur les traverses grasses et fraîchement arrosées ! Le « sous-marin » est passé par là... DUBON... La chauléuse revient sur nous. En tête, deux agents de la Compagnie manient des lances d'arrosage très régulièrement et tracent dans l'air des dessins sur un rythme invariable. Aucune partie n'échappe au jet blanc, hormi les appareils de signalisation, soigneusement épargnés. Le sous-marin stoppe. Un rétablissement, et nous voici à son bord. En route...

DUBO, DUBON... Devant nous, toujours du même geste, les agents chauffent l'intérieur du cylindre blanc. Les lignes d'ampoules courent à nos côtés, le ballast file plus rapidement que tout à l'heure quand nous avançons traverse par traverse. Là-bas un foyer lumineux se rapproche. Une gare.

Les inspecteurs qui, si obligeamment, nous ont accompagnés, vont maintenant se diriger, pour finir leur tournée nocturne, vers le Viaduc d'Austerlitz. Il a fait froid cette nuit et il se pourrait bien qu'il y eût là-haut du verglas sur le rail de traction, en dépit du pétrole déposé par les dernières rames. Le verglas coupant tout contact entre la motrice et la barre de courant ou rail de traction, ce serait la panne immédiate sur le pont.

Si besoin en est, les inspecteurs téléphoneront aussitôt à la Sous-Station « Cité », rue du Cloître-Notre-Dame, pour demander une équipe qui fera le nécessaire avant le passage du premier train.

Ce viaduc est actuellement transformé en un vaste chantier. Il s'agit de renforcer le pont métallique sur lequel le Métro franchit la Seine entre « La Rampe » et « Austerlitz », afin que les rames de cinq wagons puissent y passer sans risque. Ces travaux doivent être effectués sans interruption du trafic, et sans qu'il soit enlevé un seul rivet.

Les ingénieurs de la Compagnie ont déterminé pièce par pièce les éléments de l'ouvrage qui demandaient à être renforcés par d'autres pièces, que l'on soude à l'autogène. De plus, renforcement, à la culée du pont, de la base de l'arche. Sur un plan toutes ces pièces, dont le poids et la résistance sont calculés, se trouvent marquées à leur emplacement. Un chantier en forme de terrasses, superposées monte le long de la grande arche qui domine le pont. Nous l'avons gravi par un jour de neige. Une suite d'escaliers, un plancher solide, des garde-fous donnent au visiteur une impression de sécurité. Le froid est vif là-haut et le vent mord. Mais il apparaît que les services compétents, qui comptent des ingénieurs de Polytechnique, Centrale, des Arts et Métiers ont réalisé là, avec le concours des ouvriers, un bel instrument de travail. Les travaux sont effectués par une entreprise privée, sous le contrôle des services techniques du Métro.

— Je dors jusqu'à midi, me disait une fois un inspecteur de nuit du Métro, en réponse à une question. Je m'étends parfois vers cinq heures du soir, pour prendre ensuite mon travail après dîner. Il y a 20 ans que je fais cela. D'autres le font plus longtemps : 25 ans. La limite. Ils ne vivent que la nuit jusqu'à leur retraite. Moi, voyez-vous, j'ai profité de la présence de mes enfants aux heures de déjeuner. Evidemment nos traitements en tiennent compte... Quand même, les jours de congés, ou aux vacances, on a du mal à dormir la nuit et vivre le jour, comme vous... comme tout le monde.

Après notre nocturne randonnée sous la conduite d'un inspecteur, délégué par la

(*) Voir « Regards » du 7 janvier.

direction, après la documentation dont nous avons fait état, fournie fort complaisamment par la Compagnie, nous aurions considéré la présente enquête comme incomplète si nous ne nous étions adressés à ceux-là mêmes qui sont à la base de ces travaux pénibles, aux travailleurs de la nuit. Nous les avons rencontrés, nous avons causé avec eux au siège du Syndicat des ouvriers et employés du Métro.

Disons tout d'abord que nous avons constaté, sans surprise, cette conscience professionnelle que les directeurs et les ingénieurs se plaisent en général à reconnaître en eux. Et si nous avons pu relever des critiques formulées sur tel ou tel point de la part du petit personnel, elles sont le plus fréquemment accompagnées du regret que leur travail, dans des conditions données, ne puisse être accompli avec tout le soin qu'on voudrait y apporter les travailleurs du Métro. Et la sécurité des voyageurs n'est pas un seul instant perdue de vue.

— Voyez-vous, disait l'un d'entre eux, nous possédons à la tête de nos services des techniciens, des ingénieurs de haute valeur et que les progrès n'effraient point. Leurs études sont faites « au poil ». L'extension et la réputation de notre Métro parisien leur doivent beaucoup. Egalement de bons cadres intermédiaires, en général, dont une partie sortie du rang.

Seulement voilà... il faut que ça rende. Nous regrettons que, dans les services techniques où l'on est loin de nous, l'on ne tienne pas assez compte de nous, de nos possibilités. Et de l'imprévu. Dans la pratique, il advient que, pour finir à tout prix, les choses ne se passent pas tout à fait aussi bien que le prévoient les projets, études, règlements, et que dans la hâte on s'écarte quelque peu de ces derniers...

« Quand un ouvrage déterminé doit être effectué, on peut voir des équipes réduites à leurs effectifs minimum dans l'obligation de fournir le même travail que si elles étaient au maximum. Il se produit, par exemple, que pour porter un rail (52 kg. au mètre), travail particulièrement dur — surtout si l'on considère l'inégalité de taille des hommes qui ont à le tenir — il n'y ait pas un homme au mètre comme cela doit être, en principe. Il existe aussi, d'ailleurs, des griffes spéciales (sortes de tenailles aux branches horizontales pouvant être tenues à deux mains) qui permettent de faire porter le rail — une tonne — par huit hommes seulement.

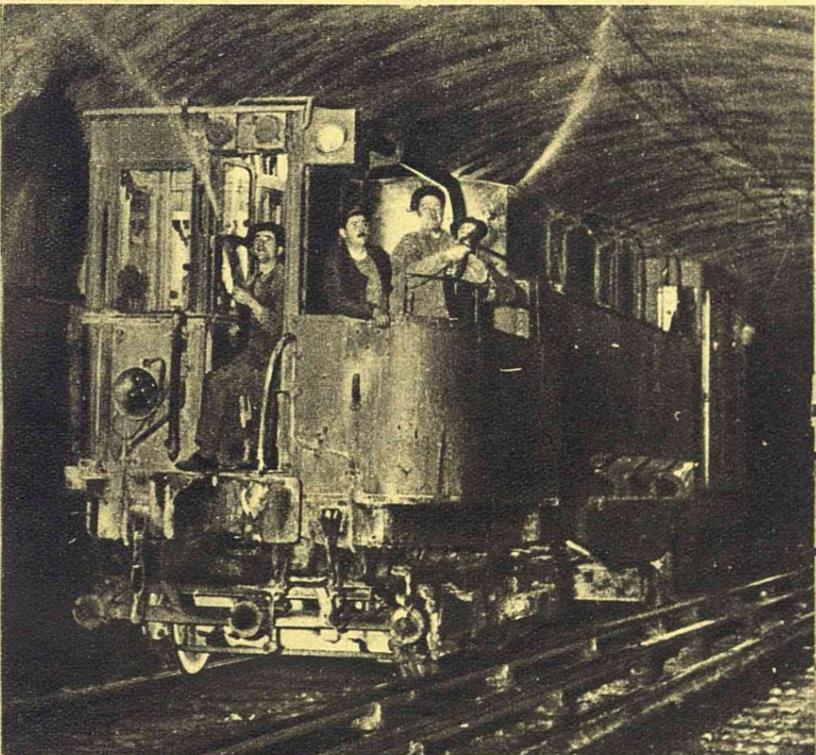
— Ainsi, les parcoureurs de la voie (service de jour), qui vont toujours par deux... comme les gendarmes, doivent, en même temps qu'ils assurent la surveillance des voies, ramasser les papiers, saletés, etc., qui traînent sur le ballast et les mettre dans leur hotte de chiffonnier. Quoique, suivant le règlement, ils avancent face aux trains, ce double travail les expose à se faire ramasser par un métro, que l'on n'entend pas toujours à un coude du tunnel. C'est arrivé déjà et, dans l'état actuel des choses, rien ne permet de penser que ça n'arrivera plus... Ou bien, malgré soi, la surveillance risque de s'en ressentir.

— Si on allait par deux, nous autres, pour accompagner la meuleuse, intervient un troisième agent, on aurait moins de mal. Nous devons, tandis que la meuleuse fonctionne, surveiller si, sur son passage, tout s'est passé normalement, si elle n'a perdu aucune pièce... aucune de ses briques. Comme elle va vite (elle atteint le 60 à l'heure), et qu'on ne peut avoir l'œil partout à la fois, il se trouve qu'on ait tout juste le temps, malgré les appareils de sécurité, de sauter sur le côté.

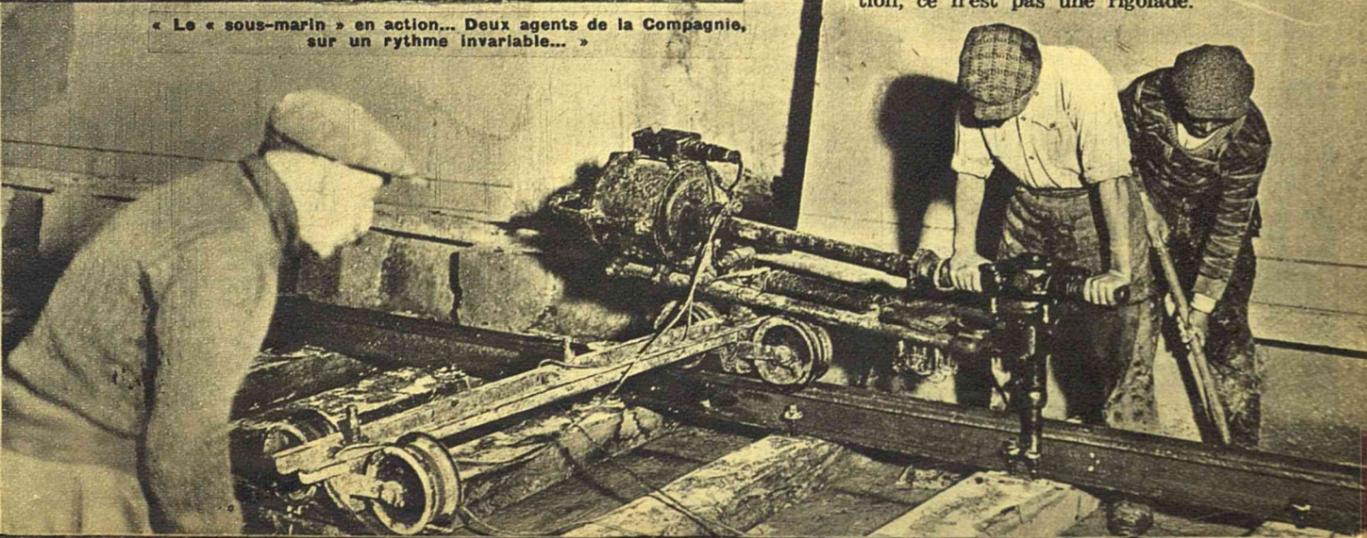
— Et le travail de la poupée ?

— Il y a comme ça des détails dont on ne se fait pas une idée exacte si l'on ne pratique pas soi-même le boulot. La poupée dont vous parlez et que vous avez vu fonctionner : dans le tunnel, bon, ça va, du moment que le matériel est en bon état... là au moins, on voit ce qu'on fait. Mais sur les lignes aériennes, qui ne sont pas éclairées, celui qui, en bas, sur le ballast, fixe la chaîne au rail qu'elle va soulever, s'il fait mal ce travail par suite de la pénombre ou du froid qui mord là-haut et que ça lâche en cours de manœuvre, alors... alors le rail pèse 1.000 kilos.

— En parlant de cela, nous demandons que des gros outils désormais soient affectés à chaque ligne. Actuellement nous devons les transporter depuis « République » jusqu'au chantier de voie. Si l'on dit que nous travaillons de 1 heure à 5, c'est exact, mais il faut ajouter que ce n'est là qu'une partie — la plus dure — de notre travail. Nous prenons le boulot, pour la mise en route, à 10 heures 30 du soir, heure où l'on nous distribue les outils, pour ne le quitter qu'à 6 heures 30, avec une demi-heure de casse-croûte. Et c'est quelque chose, je vous le dis : quand il faut, comme en ce moment, s'appuyer de 1 h. 30 à 5 h. 30 toute la rampe de la ligne 13, entre Saint-Lazare et Saint-Ouen, en poussant un lourd chariot rempli de traverses... A la fin, on est mort. Et par dessus le marché, le courant qui est rétabli sur le rail de traction à 5 h. 10, alors que nous poussons le dit chariot sur la voie jusqu'à 5 h. 20 !... L'électrocution, ce n'est pas une rigolade.



« Le « sous-marin » en action... Deux agents de la Compagnie, sur un rythme invariable... »



Pose des rails à l'aide de la tire-neuse électrique.

— Ça, ce sont les accidents. Mais il y a aussi les maladies. Nous pensons que cela ne causerait pas de tort au chemin de fer métropolitain dans l'esprit des voyageurs, si l'on nous reconnaissait des maladies professionnelles. Nous demandons à être classés dans les professions insalubres. Rhumatismes, tuberculose, dépression nerveuse, neurasthénie, c'est un peu notre lot... Pourquoi cela vous empêcherait-il de prendre le Métro, maintenant que vous le savez ? Aucune raison. Je le prends bien, moi. Rien de mieux pour circuler dans Paris !

Récemment, un « poseur » (ainsi nomme-t-on les ouvriers de la voie) qui venait de lire le précédent numéro de « Regards », me disait :

— Je tiens à mettre au point la question du dépoussiérage du ballast, que vous abordez dans le début de votre reportage. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le comprendre, d'un dépoussiérage effectué sur tout le ballast, mais seulement du criblage du ballast des stations, auquel il est procédé sur place. On met d'abord le ballast sur le quai, parfois même ce travail débute avant le passage du dernier train. Quand le ballast est étalé sur le quai, nous le reprenons avec des fourches qui laissent passer la poussière entre leurs dents et nous le secouons avant de le rejeter sur la voie. Je vous laisse à penser ce que ça donne comme nuage de poussière ! A n'y plus voir clair. Dommage que vous n'ayez pas assisté à ça dans vos promenades... Quand c'est fini, la poussière est chargée dans un train qui l'emporte.

« Jadis on était 20 poseurs pour faire ce travail dans une station. Maintenant on est 16 et il faut faire deux stations. Evidemment le ballast a été arrosé dans les deux jours qui précédaient. Mais la chaudière qui maintenant fait ce travail est passée un peu vite, entre deux trains, et le ballast n'est humecté qu'en surface... »

« Ah ! quand on sort de là, on n'est pas beau à voir ! »

Le poseur a terminé sa nuit. Après avoir assisté au passage de la première rame, il regagne par le Métro, avec ses outils, la station « République » où un vestiaire avec des douches a été aménagé. Il revêt son costume de ville et s'en retourne enfin chez lui. Sa femme est déjà partie pour son travail, ou sur le point de partir. Il se couche épuisé à l'heure où dans la maison la vie reprend. Il sombre dans un mauvais sommeil agité, haché par les bruits d'alentour. Avant de s'en aller à l'école, les gosses — il faut bien que ça vive, et on a si peu l'occasion d'être avec eux — remuent à côté. Pas moyen de s'isoler, dans un logement. Alors, écrasé, on somnole, on se tourne, on se retourne. Etendu dans le noir, on attend...

Vingt-cinq années de service et cinquante ans d'âge pour mériter la pleine retraite. Des heures et des heures, des années de sommeil perdues, que jamais l'on ne rattrapera. Le poseur de nuit se retourne sur sa couche. Il rêve de soleil et de ciel bleu...

Pressons !... Pressons !...

Sous la terre, des grappes humaines se tassent dans un wagon qui les emporte ponctuellement vers leur travail.

Jean FOUQUET.

Le nettoyage des
carreaux de cérami-
que de la voûte
d'une station.



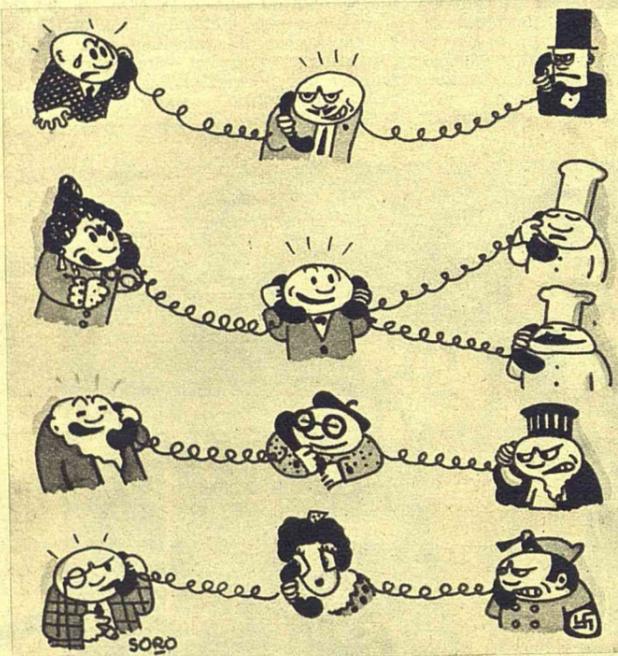
C'EST une invention mirifique, et sans laquelle la vie n'aurait plus de sel, dit mon frère Lucien (celui qui a mal tourné). Pour moi, j'appartins longtemps à une association philanthropique et reconnais-sante qui, chaque année, célébrait par des agapes qui tenaient du banquet philosophique et de la sçolierie organisée, la gloire de l'Inventeur.

— Je ne comprends pas, murmurai-je.

— Cela ne fait rien, poursuivit Lucien avec indulgence. Et il se tourna de nouveau vers cousine Thérèse. C'est chez cousine Thérèse que la scène se passait; je vais, dans la semaine qui suit le Jour de l'An, chez tous mes parents, avec un bouquet de fleurs — un bouquet par parent, bien sûr; c'est une coutume, cela ne rime à rien, je les ennuie, je m'ennuie chez eux, mais je fais mon devoir; je maintiens les vieilles traditions; Lucien dit que c'est dommage qu'on n'ait pas maintenu toujours les vieilles traditions; c'est bien mon avis; il dit que si l'on avait maintenu les traditions du moyen âge, le vidame de Kerillis, qui serait bailli de Neuilly, exercerait le droit de cuissage sur les femmes de ses électeurs; ce n'est pas sérieux; il dit aussi que si l'on avait maintenu les traditions depuis la pré-histoire, nous grimperions tous encore aux arbres, au lieu de suivre d'un œil d'envie les seules évolutions de M. Franklin-Bouillon; je vous dis qu'il n'est pas sérieux...

— Oui, reprit-il, notre association couronnait chaque année le buste de l'Inventeur et, en supplément, celui d'entre nous à qui le téléphone avait permis la farce la plus joyeuse.

— Le téléphone ! m'écriai-je. Tu parles du téléphone ?



— Le règlement de notre concours était fort sévère. Et d'abord il n'y a rien de plus facile, ni de moins méritoire, que préparer une farce au téléphone. L'article 149 du règlement prévoyait donc que ne seraient retenues que les farces dont l'origine serait un faux numéro, une erreur de branchage, un hasard donc. Il en était donc de notre concours comme de la Loterie Nationale où, semble-t-il, la chance joue un plus grand rôle que le mérite.

Je pensai à l'Oncle Jules et, chevaleresquement, je pris sa défense, encore que lui, ce soit une Loterie Communale 89... mais n'importe !

— Tu dis cela parce que tu n'as jamais gagné !

— Tu as gagné, toi ?

— Non.

— Alors, j'ai peut-être tort. Le prix, cousine, fut distribué quatre fois, et je dois dire que ce fut quatre fois à bon escient. Il n'aurait su être question, dans notre club, de couronner une farce méchante, une de ces mauvaises plaisanteries dont

la victime peut souffrir vraiment. Par exemple mon ami Satanus, qui rédigeait des actes notariés dans une étude dont le numéro de téléphone s'apparentait à celui de l'Opéra-Comique, lorsqu'on lui disait : « Le bureau de location ? » répondait d'une voix sépulchrée : « Il n'y a pas de location. » — « Comment ? » s'étonnait l'interlocuteur, il n'y a pas de location ? Vous êtes bien l'Opéra-Comique ? — « Non, répondait Satanus, ici, c'est la Morgue ! » Eh bien ! j'appelle cela une plaisanterie dangereuse, qui peut péniblement influencer la victime et la conduire à la neurasthénie et de la neurasthénie à la mort !

— Errr ! fit Thérèse en riant. Mais les prix ?

— Mon ami Jacques obtint notre premier prix pour une histoire de grand dîner. Mon ami Jacques jouissait d'un numéro de téléphone à peu près identique à celui d'un grand glacier-confiseur-restaurateur, dont je ne vous donnerai pas le nom, parce que Casimir Lecomte le reproduirait, que le grand glacier-confiseur-restaurateur en serait flatté, et peut-être touché au point d'envoyer à Casimir Lecomte une livre de petits fours, ce que les lecteurs de « Regards » considéreraient comme de la publicité « rédactionnelle », indigne de leur hebdomadaire, de Casimir Lecomte et de mon oncle Jules. Nous appellerons donc ce glacier-confiseur-restaurateur Chartier. Un beau jour (beau dans les fastes de notre association) Jacques reçut un coup de téléphone sa-vooureux : « La Maison Chartier ? »

— « Oui, Madame », répondit Jacques méchamment. — « Ici, la Marquise de Petit-Pavillon, 89-93, boulevard Saint-Germain. » — « Mes hommages, Madame la Marquise. » — « C'est pour le dîner de ce soir. Voulez-vous prendre note ? » — « Mais certainement, Madame la Marquise. » Et, consciencieusement, mon ami Jacques prit note de la commande que la Marquise de Petit-Pavillon adressait à la Maison Chartier. « Huit heures, n'est-ce pas ! » — « Sans faute... » Après quoi, Jacques appela par téléphone un autre grand glacier-restaurateur — confiseur que je ne puis nommer plus que l'autre (surtout que cette fois je désavantagerais le premier) : « Allo, la Maison Duval ? Ici, la Marquise de Petit-Pavillon. C'est pour le dîner de ce soir... » Et il passa consciencieusement à la Maison Duval la commande destinée à la Maison Chartier.

— Et alors ? demanda Jeannine, agouissée.

— C'est tout. Seulement, imaginez-vous le visage poudrifié de la marquise de Petit-Pavillon lorsque, arrivant aux petits fours, elle lit dans le papier qui leur sert de coquille le nom du glacier : « Duval ? Quoi ! pense-t-elle, Duval, c'est à Chartier que j'ai passé la commande. Elle se rend le lendemain à la cuisine... pardon : à l'office. Une facture de Duval, pas de facture de Chartier. Elle téléphone à Chartier : « Je vous ai téléphoné hier... » — « Non, Madame la Marquise. » Elle téléphone à Duval : « Je ne vous ai pas téléphoné hier... » — « Si, Madame la Marquise. » Elle téléphone à son médecin : « Venez vite, docteur, sauvez-moi, je perds la tête... » — « Tout va très bien, Madame la Marquise. »

Thérèse et Jeannine riaient de bon cœur, montrant ainsi qu'elles n'avaient pas de celui-ci — je veux dire : de cœur.

— Mon ami Caulier-Decuir obtint le premier prix l'année suivante, pour une aventure non moins savoureuse : « Allo, lui dit-on un jour qu'il était seul dans

le bureau où il traduit les œuvres complètes de M. de La Rocque en patagon (les Patagons ont si peu d'occasions de rire!)... « Allo ! le Palais de Justice ? » — « Oui, Monsieur. » — « Voulez-vous me donner le Bureau du Procureur Bridoisson ? » — « Un instant, Monsieur. » Caulier-Decuir pose le récepteur, allume une cigarette, reprend le récepteur : « Il est occupé, Monsieur. Une dame vient d'entrer dans son bureau et, dans ce cas-là, je n'ai pas l'habitude de déranger Monsieur le Procureur. » — « Comment ? Ah ! bon, je retéléphonerai. » Dix minutes plus tard, le même monsieur ayant, par erreur, composé le numéro de Caulier-Decuir, numéro qu'il croyait être celui du Palais de Justice, retombe sous les coups du farceur : « Le Procureur Bridoisson ? Ah ! non, Monsieur, la dame est toujours dans son bureau... Mais si vous voulez retéléphoner dans quelques instants... Il n'y en a certainement plus pour longtemps... Et si vous me rappelez, je me risquerai à déranger Monsieur le Procureur. » Troisième appel : « Désolé, Monsieur... Je me suis approché de la porte mais... l'indiscrétion a des limites, n'est-ce pas ? J'ai entendu des... des voix... enfin, vous me comprenez, Monsieur ! » — « Oui », dit l'interlocuteur en riant : « Voulez-vous dire à Monsieur Bridoisson de m'appeler aussitôt qu'il sera... libre. Je suis son cousin Paturot. » — « Certainement, Monsieur. » Et c'est là, Mesdames, Messieurs, qu'éclate le génie de Caulier-Decuir : il bondit sur le téléphone, appelle le Palais de Justice : « Voulez-vous dire à M. le Procureur Bridoisson d'appeler son cousin Paturot aussitôt qu'il sera libre ? »

— Et alors ? demandai-je, indigné.

— Et alors, je pense aux fines allusions du cousin Paturot, aux dénégations du procureur.

— Moi, dit Thérèse, j'aurais peut-être mérité le prix, cette année. Figurez-vous que le téléphone sonne dans mon bureau lundi dernier. Je prends l'appareil : « Allo ? le Parti Social Français ? » — « Non, Monsieur, ici c'est l'Ambassade d'Italie », répondis-je d'une voix suave. « Ah ! parfait, ne quittez pas. » Je demeurai interloqué, puis une autre voix me demanda : « Allo, l'Ambassade d'Italie ? » — « Non, Monsieur », répondis-je d'une voix suave « Ici, c'est la représentation de la junte de Burgos. » — « Oh ! excusez-moi, je vous passe la personne qui voulait vous appeler... » Je continuais de ne pas comprendre. « Allo, me dit une troisième voix, la représentation de la junte de Burgos ? » — « Non, Monsieur, répondis-je d'une voix suave, ici, c'est l'« Echo de Paris ». » — « Espèce de mauvais plaisant ! s'écria ce troisième, ce n'est pas vous ! » « Echo de Paris », c'est moi ! »

— Elle est bien bonne, murmura Lucien.

Je ne me fâchai pas, cette fois-là. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, comme dit mon oncle Jules.

Sylvestre HAUTON.

P. c. c. Casimir LECOMTE.

VIENT DE PARAITRE

Petite bibliothèque musicale

ALEXANDRE ZEVAES

EUGÈNE POTTIER

ET

L'INTERNATIONALE

La vie et l'œuvre du célèbre
auteur de l'« Internationale »

Une forte plaquette 3 fr.

◆

RAPPEL

La musique et le peuple,

par Ch. Kœchlin... Fr. 2. »

Rouget de Lisle, musicien

de la Révolution,
par H. Radiguer... Fr. 3. »

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, Rue Racine, PARIS

Une phase du match de rugby qui a opposé le Racing et l'A. S. Bortoise, au Stade de Jean-Bouin.

APRES LILLE ET STRASBOURG LE F. C. ROUEN EST "LEADER"

Payen, Talairach et André, sont aussi précis et sobres les uns que les autres, bons attaquants et défenseurs impitoyables suivant les cas. Le dernier, André, est même, depuis cette année, le titulaire du poste de demi-gauche dans l'équipe de France.

Enfin, la ligne d'attaque de cette belle équipe est, à juste titre, considérée comme son point fort. Les trois Rouennais Taillis (ailier droit), Nicolas (avant-centre) et Antoinette (ailier gauche) sont épaulés fort intelligemment par les deux intérieurs autrichiens, Hanreiter et Durpeck.

L'étoile incontestable de ce magnifique groupement est Jean Nicolas, jeune avant-centre de 24 ans, bel et grand athlète, solide et excellent shooteur. Il fut, du reste, déjà l'avant-centre de l'équipe nationale avant même son départ au régiment. Puis, trop jeune, et moins résistant que son adversaire direct, Courtois de Sochaux, il dut lui céder la place. Mais il pose actuellement sa candidature avec une force sans pareille en marquant un grand nombre de buts, sur tous les terrains de notre pays.

Ainsi donc, après que les 16 équipes engagées ont disputé 19 matches, le glorieux F. C. Rouennais compte 26 points.

Son suivant immédiat se trouve être le F. C. Sochaux qui n'a qu'un point de moins, bien qu'il ait battu dimanche, après un match dur et mouvementé, le F. C. Antibes par 3 buts à 1.

L'Olympique Lillois, qui fit longtemps figure de grand favori et que l'on crut un moment imbattable, vient ensuite avec 24 points. Mais il ne semble plus qu'il soit en grande forme car, dimanche encore, il était tenu en échec par le Stade Rennais, à Rennes, il est vrai, qui occupe, avec 11 points, l'avant-dernière place du classement.

Finissons-en avec le football en signalant qu'il reste encore plus de dix matches à disputer à chaque adversaire et

que d'ici la fin de la compétition, il y aura encore, sans doute, bien des changements.

ROCHARD BATTU

A Chartres, au cours du grand cross annuel, les spectateurs eurent l'occasion d'assister à une arrivée peu banale : les deux coureurs Poharec et Baudoin (qui sont tous deux « individuels ») se présentèrent côte à côte devant le fil et se firent classer « dead-heat ». On peut bien dire qu'il est fort rare que ce cas se présente; sauf quand les deux crossmen sont du même club!

Bref, ces deux coureurs battirent tous deux avec beaucoup de netteté le jeune Roger Rochard, dont nous annonçons récemment le réveil, et qui ne put faire mieux que de terminer à 60 mètres des deux compères.

Cela nous prouve que tous nos Lou-las, Rochard, Baudoin, Poharec, Daou, Rérolle, Arnold et autres, sont bien près les uns des autres et que nous avons enfin une équipe de cross-country tout à fait « sortable ». Bien qu'il serait puéril d'oublier qu'au même cross de Chartres, l'équipe londonienne des Birchfield Harriers disposa avec facilité du premier club français actuel, le C. O. Aubervilliers...

UN CROSS DE 800 COUREURS

Ne terminons pas cette courte revue du dimanche sportif sans signaler comme il convient le beau succès obtenu par notre jeune confrère Sport, qui organisait à Saint-Cloud un grand cross populaire.

Plus de 800 coureurs prirent le départ et l'épreuve seniors, épreuve principale de la journée, fut enlevée nettement et joyeusement par Le Guyader, un beau champion, doublé d'un fort charmant camarade.

Jacques ANTHEIL.



SPORTS

Les buts du Red Star menacés par les joueurs de Rouen.



Le départ des minimes dans le cross du Journal « Sport ». Distance : 2 km. 1^{er} de cette catégorie : Cot (U. S. Maisons-Alfort - F.S.G.T.) en 6' 55".

A LA suite des matches de dimanche dernier, le Football Club de Rouen est désormais seul en tête du Championnat de France de Football professionnel.

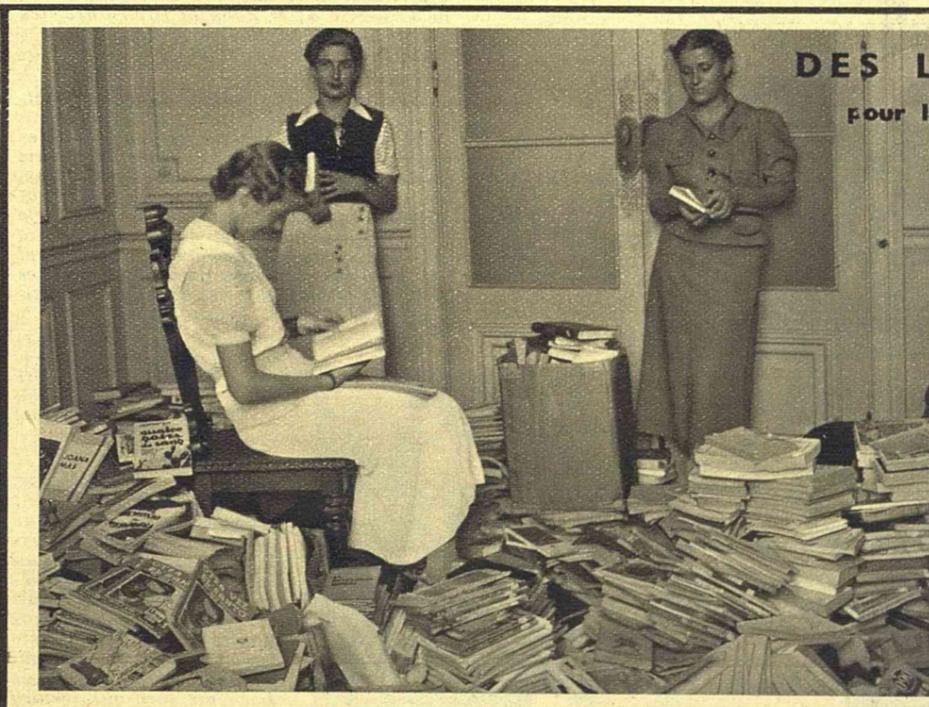
C'est un brillant résultat qu'ont obtenu là les jeunes joueurs de cette valeureuse équipe qui, depuis plusieurs semaines, ne cessaient de battre tous leurs adversaires et méritent bien, de ce fait, la place d'honneur qu'ils occupent aujourd'hui.

Dimanche dernier encore, ils firent un très beau match et, battant le redoutable Red Star, qui avait l'avantage de jouer sur son terrain, et devant son public, ils manifestèrent une indiscutable supériorité.

Leur jeune, souple et audacieux gardien de buts, Bessero, fit merveille tout au long de la partie et fut, pour beaucoup, une révélation. Il y a cependant déjà fort longtemps que le jeune Nicols est un « goal » de grande classe et il stupéfia, naguère, les connaisseurs anglais, lors d'une tournée que son club effectua outre-Manche.

Des deux arrières, l'un, Hauchecorne, est un Rouennais pur-sang, qui débuta au F.C.R. en équipes minimes, juniors, et ne cessa d'affirmer une classe indéniable; l'autre, l'Autrichien Artès, plus pondéré que son bouillant camarade, complète à merveille une défense sûre et sans trou.

Le ligne de demis ne comporte point non plus de faiblesse. Des trois joueurs,



DES LIVRES

pour les combattants de la liberté !

Les valeureux combattants qui luttent sur tous les fronts d'Espagne pour la liberté du monde, manquent de lecture. Ils ont besoin de livres pour leurs moments de repos. Envoyez pour eux des livres, et principalement des romans et des volumes attrayants et distrayants, à l'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS POUR LA DEFENSE DE LA CULTURE - 8, rue d'Aboukir, PARIS-2^e qui centralise les envois. Notre photo représente des jeunes femmes qui en Espagne, s'occupent de la diffusion des livres vers les différents fronts.

SPECTACLES

BONS APOTRES

On a appelé le Prix Delluc — qui vient de couronner Les Bas-Fonds de Jean Renoir — le « Renaudot » du cinéma. On a eu raison d'assimiler ce prix de cinéma fondé par la jeune critique indépendante au prix littéraire qui, en dix ans, a pris une place de premier plan en couronnant des œuvres de l'importance du Voyage au bout de la nuit ou des Beaux Quartiers. Mais on aurait tort de croire pour cela que le « grand prix du cinéma » est le Goncourt de l'écran.

Les Dix ont couronné quelques chefs-d'œuvre, beaucoup de romans honorables et un certain nombre de médiocrités. Mais leur prix est toujours allé à un homme vivant.

Le grand prix du cinéma a été donné cette année à un mort.

Il faut avoir eu le courage — je l'ai eu — de voir de bout en bout l'Appel du silence pour mesurer l'extraordinaire médiocrité de cette œuvre médaillée et hors concours à la façon des peintures de Didier-Pouget et de Chocarne-Moreau.

On sait la vie de Charles de Foucault. Cet officier, après avoir travaillé dans les services d'espionnage français au Maroc sous la levite d'un rabbin jugea que le froc du moine lui permettrait d'opérer plus à l'aise. Après avoir participé à la guerre contre les Touaregs, il devint le commandant d'une place forte du Hoggar et, pris par surprise, il fut exécuté. De ce parfait serviteur des intérêts colonialistes la papauté a fait un saint, M. Henri Bordeaux un roman et M. Poirier un film.

M. Poirier est un très vieux producteur de films. Quelque chose comme un Georges Ohnet de la pellicule. Sa dernière œuvre est une série de chromos militaires à l'usage des élèves des frères des écoles chrétiennes. Deux ou trois heureuses prises de vue, ça et là ne compensent pas la niaiserie de l'ensemble, le décousu, l'appliqué, la sottise de scènes où l'on voit prédire — a posteriori — le cinéma, l'automobile et la radio par Aurélien Scholl, Jaures et Marret...

Ce « chef-d'œuvre » du style musée grévin est si médiocre que la presse fasciste elle-même n'a pas osé approuver le jury du « Grand prix ». Candide et le Jour ont écrit que c'était là un pur hommage aux « bonnes intentions » plus qu'à la « perfection technique ». Et sur René Bizet d'ajouter, en s'adressant à ces messieurs du Jury :

« Le premier souci qu'on devrait avoir, c'est celui du cinéma. Des producteurs font de beaux efforts; des metteurs en scène connus ou nouveaux essayent de créer un style français, une école française, même dans le comique — Le Mort en fuite, Le Roman d'un Tricheur en sont des exemples. C'est à tout cela qu'il faut penser d'abord ».

Voilà donc ce qu'est pour ces messieurs du Jour le « style français » : le monologue du Cabot infatué du tricheur Sacha Guitry ou la pantalonnade à petites femmes. Voilà les modèles qu'on nous propose. D'après cet auteur, le « style français » doit être sans doute à la scène « le couché de la mariée » et les « 28 jours de Clairette », et dans la littérature, les romanciers de « La Vie Parisienne » et les échantillons de « Gringoire ». Sans blague...!

Le même Bizet s'indigne d'avoir vu couronner « Les Bas Fonds ». Et il passera sous silence les œuvres si remarquables qu'a produites le cinéma français depuis le début de cette année; telles que Jenny, ou la belle Equipe. Ce sont de telles œuvres qui montrent qu'il existe un style français du cinéma, et qui font la gloire de notre pays à l'étranger. Mais M. Bizet ne juge pas une œuvre sur ses mérites artistiques mais sur ses tendances politiques.

Mais pourquoi les œuvres que nous avons citées n'ont-elles pas été prises en considération par le Jury du Grand prix?

Parce que certains de ces films n'étaient pas, paraît-il, intégralement français. Le scénario de Jenny est belge. Les Bas Fonds sont tirés d'un roman russe, puis, soviétique. « La Belle Equipe », elle, a eu sans doute un machiniste luxembourgeois parmi ses collaborateurs. Mais le même jury qui déclara

Heimatlos les meilleurs et les plus authentiques films français n'a eu aucun mal à naturaliser des œuvres médiocres qu'il a placées dans la sélection admise au concours.

Il a retenu le Roman d'un tricheur — cher au cœur de M. Bizet — tourné avec l'aide de capitaux allemands, Le Roi, et les Hommes nouveaux malgré leurs directeurs de production étrangers, Hélène, tiré d'un roman autrichien, Club de Femmes dont la vedette n'était pas française...

Ne chicanons d'ailleurs pas ces messieurs du « Grand Prix ». Il est dès maintenant établi qu'il n'y aura désormais plus qu'un grand prix du cinéma: le prix Louis Delluc.

Georges SADOUL.

LES FILMS

LE VANDALE

Un homme qui a jadis aimé une chanteuse de cabaret et l'a quittée pour faire un mariage riche, rencontre vingt ans plus tard la fille de la femme qu'il a aimée jadis. Il est secoué par un trouble amour pour cette adolescente dont il est sans doute le père. Mais son fils, devenu son rival, l'emporte. Ce film a été monté avec un soin extrême par Hawks et Wyler et est dans la meilleure tradition réaliste américaine. Il comporte des scènes d'une grande beauté et qui sont de très belles réussites : le camp des bûcherons sous la neige, le dégel et le flottage des bois (qui est un magnifique documentaire en feu d'artifice), la bagarre dans le cabaret, le tableau de la famille enrichie, à l'heure du petit déjeuner... En outre, Le Vandale, révèle une nouvelle et excellente vedette, Frances Farmer qui, dans la tradition de Marlène Dietrich a trouvé cependant moyen d'avoir une immense personnalité et un charme qui lui soit propre. Sa voix basse et voilée, sa démarche singulière, la grâce avec laquelle elle porte les atours de 1890 lui vaudront les plus grands succès. Ce film, l'un des plus marquants de la récente production américaine, donne cependant une impression d'incomplet, d'inachevé. Cela provient à notre avis de ce que les deux sujets qu'il contenait n'ont pas été traités à fond pour diverses raisons : on a dû, en effet, escamoter les incertaines amours du héros pour ne pas choquer le puritanisme américain, et le drame de l'ambitieux insatisfait une fois qu'il est parvenu, a été lui aussi laissé dans l'ombre parce que sans doute il aurait fallu traiter trop à fond certaines questions sociales. Mais ces réserves sont des réserves secondaires. Le Vandale est un film à voir et à applaudir. (Film américain, Champs-Élysées.)

VOICI DE BONS FILMS...

LES BAS-FONDS (prix Louis Delluc), TERRE SANS PAIN (documentaire dramatique), LE VANDALE (remarquable), LE GÉNÉRAL EST MORT À L'AUBE (puissant), JENNY (réaliste), LA BELLE ÉQUIPE (prenant), TCHAPATIEV, LA JEUNESSE DE MAXIME, LES MARINS DE CRONSTADT, LES TEMPS MODERNES (4 chefs-d'œuvre), MIOUSIC (burlesque).

...ET CEUX-LÀ NE SONT PAS MAUVAIS

Femmes en révolte (sauvage grandeur), César (sympathiquement marseillais), Mon ex-femme détective (burlesquement policier), Cirque (music-hall soviétique), Cent Blagues (marrant), Les temps futurs (curieux).

UNE EXPOSITION DE PEINTURE ET DE SCULPTURE A LA GALERIE LA BOETIE

Une exposition de peinture et de sculpture du 1^{er} Groupe des Artistes du Front Populaire, organisée avec la collaboration de la Section Intellectuelle du Front Populaire, sous la direction de Lucy Humbert, vient d'être inaugurée, au siège social des « Amis du Front Populaire », 83, rue La Boétie, Paris (8^e).

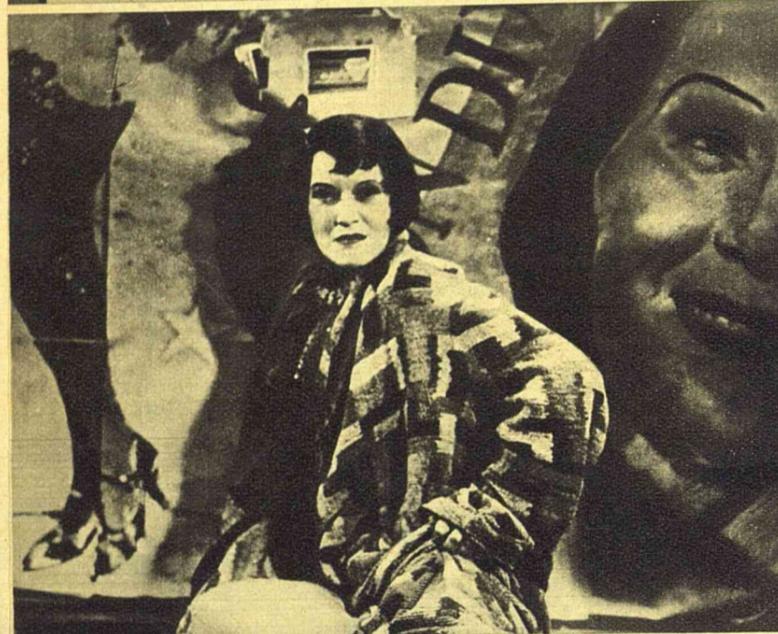
Le vernissage de cette exposition, qui obtient un succès mérité, a eu lieu le mardi 29 décembre 1936.

Parmi les nombreux artistes qui ont exposé, nous relevons les noms de Despiau, Lucy Humbert, Jean Lurçat, Matéo Hernandez, Takal, etc...

Un catalogue préfacé par Jean Cassou, avec une présentation de François Drujon, présente les œuvres de ces artistes.



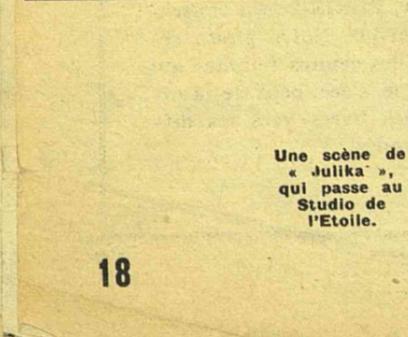
Frances FARMER, révélation de l'année, la séduisante interprète du « Vandale ».



ORLOVA, dans « Le Cirque », le film soviétique qui passe actuellement à l'Ermitage.



Errol FLYNN, dans « La Charge de la Brigade légère », qui passe à l'Apollon.



Une scène de « Julika », qui passe au Studio de l'Etoile.



LE SOMNAMBULISME

DEPUIS vingt ans et plus, une industrie nouvelle, charlatanisme qui séduit l'homme par son attrait vers le merveilleux, a pris une extension des plus grandes. Le somnambulisme est un moyen de plus, parmi ceux qui existent en si grand nombre déjà, d'exploiter la bonne foi des gens crédules. Tous nos journaux ont été souvent remplis de réclames en lettres d'un centimètre de haut, proclamant mademoiselle X*** ou mademoiselle Y*** comme la somnambule la plus lucide qui ait jamais paru; et pourtant, Dieu sait ce que ces réclames contenaient de mensonges, de leurre, de tromperies! Je ne prétends point discuter ici la plus ou moins grande lucidité de l'âme sous l'influence du sommeil magnétique, mais à propos des miracles prétendus, des phénomènes tant prônés au profit des praticiens en escroqueries, je crois utile de raconter plusieurs faits de nature à enseigner quelle confiance on doit accorder aux oracles du somnambulisme.

Une dame se présenta un jour à mon cabinet et me déclara qu'elle était concierge d'une maison voisine de la Bourse, que, le matin même, pendant une absence de cinq minutes environ, on avait dérobé dans le tiroir de sa table un billet de banque de mille francs et diverses valeurs, le tout pouvant former le chiffre approximatif de 1.400 francs. « Et figurez-vous, monsieur, continua-t-elle, qu'en rentrant chez moi, j'ai rencontré sur le pas de ma porte un jeune homme qui demeure au cinquième dans ma maison, un propre à rien, soi-disant clerc d'avoué sans place, qui cherchait à se donner une contenance, en regardant en l'air, mais qui, bien sûr, tremblait alors de frayeur. A ce moment-là, je ne savais encore rien; mais lorsque je me suis aperçue de ce vol, je me suis rappelé l'air piteux de mon locataire. Je me suis dit tout de suite : Je suis bien sûre que c'est lui qui a fait le coup, et alors, moi qui n'agis pas légèrement, au lieu de faire du bruit, je suis allée immédiatement chez un fameux somnambule, qui m'a dit, tout en me voyant quoiqu'il dormit : « Eh bien! vous avez été volée ce matin par un jeune homme qui demeure dans votre maison au cinquième, et qui a travaillé dans une étude, mais qui maintenant ne fait rien. » Puis mon somnambule m'a désigné tout ce qu'il y avait dans la chambre de mon voleur, en ajoutant que la fenêtre était en face de la porte. C'était bien là une preuve évidente! Aussi je suis venue pour que vous le fassiez arrêter tout de suite et mettre en prison. J'étais allée voir mon commissaire de police, mais il n'a pas voulu faire arrêter mon voleur et il m'a renvoyée en m'adressant à vous.

— Il a bien fait, madame, et vous me permettrez de vous dire que j'ai tant de fois été trompé par les renseignements de MM. les somnambules que je n'y crois pas du tout.

— Cependant, monsieur, le somnambule me l'a parfaitement désigné, avant que je ne lui eusse dit un mot de mes soupçons, et comme il m'a signalé la chambre de l'auteur du vol, quoiqu'il ne la connût aucunement, il n'y a pas de doute qu'il ait dit vrai.

— Quoi que vous en disiez, je vous répète qu'il ne m'est pas permis non plus de faire arrêter un homme sur d'aussi faibles indices. Surveillez votre locataire, ne le perdez pas de vue, afin qu'on le trouve facilement quand le moment sera venu, et ne vous tourmentez pas davantage, je vais m'en occuper.

La concierge partit fort mécontente, disant qu'elle ne comprenait pas que la police ne fit pas arrêter immédiatement un voleur qu'on lui mettait sous la main. J'allai au cabinet de M. Carlier lui parler de cette affaire.

— C'est bien, me dit le préfet; mais comme l'ignorance rend parfois stupide, pour éviter que cette bonne femme aille débiter partout que la police s'entend avec les voleurs, je vais faire un mandat de perquisition, et l'on s'assurera ainsi que les objets volés ne sont pas chez le jeune homme soupçonné.

Pendant ce temps, la portière allait toujours son train, elle était sortie furieuse de mon cabinet; la course qu'elle fit augmenta encore son agitation, et, en arrivant chez elle, elle s'empressa de raconter à ses voisins et voisines le résultat de sa visite au chef du service de sûreté.

A ce moment, M. B***, banquier, demeurant dans la maison, vint à passer devant la loge; notre financier était fort causeur et excessivement curieux; la portière lui raconta le vol et les révélations que lui avait faites le somnambule. M. B***, émerveillé, veut se rendre lui-même

chez l'oracle et entendre de ses propres oreilles la révélation surnaturelle, et bientôt, côte à côte, banquier et portière se rendent chez l'homme au sommeil clairvoyant. Celui-ci explique de nouveau les renseignements qu'il a primitivement donnés à la portière, et M. B***, de plus en plus émerveillé, arrive en tout hâte à mon cabinet, me demande pourquoi je ne fais point arrêter l'individu suspect. Une circonstance avait porté au plus haut degré la croyance du banquier : on avait présenté au somnambule une liste de noms parmi lesquels on avait omis à dessein celui du jeune clerc, et il s'était écrié : Votre voleur n'est pas là, car il s'appelle X***!

Malheureusement pour les convictions du banquier et de la digne portière, on me remit à l'instant le mandat de perquisition, le l'expédition aussitôt, et l'opération démontra irrécusablement qu'il n'existait chez le jeune X*** aucun vestige des objets volés.

Quelque temps après, et par suite des renseignements qui furent pris, les soupçons durent se porter sur une concierge de la même rue. Perquisition fut faite à son domicile, elle amena non seulement la saisie des valeurs soustraites à la plaignante, mais encore divers bijoux dérobés au même banquier qui criaient à l'arbitraire et à l'injustice lorsque je ne faisais pas arrêter le jeune clerc d'avoué que le somnambule avait désigné.

Une jeune fille de très bonne famille, nommée Virginie, avait disparu de chez ses parents; un magistrat fort respectable, que je connaissais d'ancienne date, vint me faire en ces termes une déclaration officielle :

« Virginie est blonde, jeune et fort jolie; son caractère est d'une douceur angélique, et l'on ne saurait exagérer le charme de sa personne; de plus, elle est somnambule et d'une lucidité vraiment étonnante. J'ai assisté plusieurs fois en famille à de petites séances de magnétisme pendant lesquelles elle a dit des choses tellement surprenantes, que si je ne les avais entendues de mes oreilles, je n'aurais jamais pu y croire. Depuis sa disparition, ses parents ont appris que lorsqu'elle sortait, soit seule, soit avec sa bonne, un monsieur, ni vieux, ni jeune, la suivait constamment, et, après l'avoir accompagnée ainsi, ne la quittait que lorsqu'elle rentrait. On craint, non sans quelque raison, que cet individu n'ait usé de violence à l'égard de cette jeune fille pour l'emmener dans une maison de campagne qu'il possède au village d'E..., à dix lieues d'ici. Ce qui semblerait corroborer cette crainte, c'est que, depuis le

départ de Virginie, cet homme n'a pas été revu.

— Mais il y a, dis-je, un moyen bien simple de s'assurer de la culpabilité de ce monsieur, c'est d'envoyer dans ce village quelqu'un d'adroit s'informer si cette demoiselle s'y trouve avec lui. »

On fit ainsi, et la personne chargée de cette mission déclara que l'individu suspecté était bien seul à sa maison de campagne.

C'est alors que les parents, ne sachant plus à quel saint se vouer, allèrent chez un somnambule. Il répondit que leur fille avait été enlevée par un monsieur qui lui avait loué une chambre dans la maison d'un épicier, rue Compoise, à Saint-Denis; que, le lendemain matin à onze heures, un commissionnaire nommé C*** se trouverait à la porte Saint-Denis avec une malle sur ses crochets, que le ravisseur viendrait l'y rejoindre, et que tous deux, prenant une voiture, se rendraient à Saint-Denis auprès de la jeune fille.

Le digne magistrat vint me faire part de cet oracle et d'un air si convaincu que, par complaisance pour lui, j'envoyai deux agents à la porte Saint-Denis et deux autres rue Compoise, à Saint-Denis, avec ordre d'arrêter amant, maîtresse et commissionnaire, et de les conduire à la préfecture. Les premiers, après être restés en surveillance depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, rentrèrent sans avoir vu personne, et leurs camarades explorèrent fort inutilement toutes les maisons de la rue Compoise.

Quelques jours plus tard, je vis encore entrer dans mon cabinet le respectable magistrat.

— Eh bien! lui dis-je, avez-vous quelque chose de nouveau?

— Oui! notre jeune fille est rentrée sous le toit paternel.

— Ah! vraiment! et comment cela?

— Mon Dieu! des passants l'ont trouvée à la Villette, assise au bord du canal, les pieds pendant dans l'eau; elle était dans

un état de somnambulisme complet, et quand elle a été éveillée, on l'a ramenée chez ses parents...

— Mais qu'était-elle devenue? — Elle l'ignore, et prétend ne se rappeler rien de ce qui lui est arrivé pendant son absence...

Je m'inclinai par déférence devant le narrateur, mais un tel dénouement ne m'a jamais paru être un exemple triomphant des vertus du somnambulisme.

M. D***, fabricant de bronze, demeurant au Marais, possédait aux portes de la capitale une charmante maison de campagne, où chaque dimanche de l'été il allait avec sa famille se délasser des travaux de la semaine, laissant à sa bonne la garde du magasin et de l'appartement. Un jour, cette surveillance fut insuffisante, car on pénétra chez le fabricant à l'aide de fausses clefs, et un vol considérable fut commis à son préjudice. Informé de cet événement, M. D*** revint immédiatement chez lui, et, après examen et informations prises, il resta convaincu que sa bonne avait facilité à son prétendu, ouvrier chapelier, les moyens de commettre ce vol. Nonobstant sa conviction, il n'en crut pas moins devoir consulter une somnambule qui confirma ses soupçons. Dès lors, bien convaincu de ne s'être pas trompé, il vint me dénoncer sa bonne et le chapelier, sur lesquels je fis prendre des renseignements qui furent des plus favorables.

Je fis en même temps opérer au domicile de l'ouvrier chapelier une perquisition qui n'amena la découverte d'aucun des objets volés; l'affaire dut en rester là, et M. D*** fut obligé de se contenter de renvoyer sa bonne, tout en restant persuadé que le vol avait été commis à son instigation.

Six mois après, j'appris qu'un voleur émérite demeurait rue Traversière-Saint-Antoine; je le fis immédiatement arrêter, et, dans la perquisition faite à son domicile, on trouva des couteaux portant



Une scène de la rue, au début du Second Empire. Un groupe s'est formé pour écouter la lecture du « Moniteur Universel du Soir », faite par un jeune ouvrier. (Document « Universel ».)

MÉMOIRES D'UN POLICIER

par

CANLER

ancien chef de la sûreté.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Canler naquit en 1797 à Saint-Omer. Son père était un soldat des armées de la République. Il le suivit dans les campagnes de l'Empire et prit lui-même comme soldat une part active aux dernières. Ce n'est qu'en 1820 qu'il entra dans la police comme inspecteur. Il devait devenir en 1849 chef de la Sûreté.

Dans ses mémoires écrits en 1861, il expose avec beaucoup de minutie les dessous de la police, et ses récits se doublent pour nous d'un vivant intérêt historique en éclairant d'un jour cru les mœurs de l'époque.

la marque du fabricant de bronze. Interrogé sur la possession de ces objets, le repris de justice déclara qu'ils provenaient d'un vol qu'il avait commis à l'aide de fausses clefs avec le concours d'un de ses camarades, chez un fabricant du Marais.

La somnambule avait pourtant déclaré que les voleurs n'étaient autres que la bonne et son amant!

Je pourrais certainement citer ainsi plus de cinquante affaires qui, à quelques petites variantes près, se ressemblent toutes, mais que prouverais-je? Que le somnambulisme, en tant que prédiction de l'avenir ou révélation de choses inconnues, est, comme je l'ai d'abord énoncé, une industrie, un charlatanisme, et qu'ici le somnambule, comme le flatteur de la fable, vit aux dépens de celui qui l'écoute; mais ceci est je crois suffisamment démontré.

A cette époque, le magnétisme n'était pas seulement une chose à la mode, c'était une fureur, une rage. La plus mince réunion, la plus petite soirée voulait avoir sa séance de somnambulisme; c'était une épidémie! Dans la loge de la portière, dans la mansarde de l'étudiant, dans les salons du banquier, chacun se livrait aux études de la double vue, chacun voulait être lucide quand même, et il n'y avait plus dans Paris que des somnambules, des magnétiseurs et de crédules prosélytes; c'est ainsi qu'on préparait le règne des chapeaux tournants, des tables parlantes et des esprits frappeurs.

Naturellement, cette confiance dans un pouvoir quasi surnaturel amenait toutes les personnes victimes de vol à avoir recours au somnambulisme pour découvrir leurs voleurs. Or tous ou presque tous se présentaient devant cet oracle de nouvelle espèce avec l'idée fixe de soupçons

portés sur un individu : aussitôt qu'un vol est commis dans une maison, la personne volée ne manque pas de suspecter un locataire, un de ses domestiques ou un commensal, par suite de ce raisonnement que, pour dévaliser un appartement, il faut que les voleurs soient au courant des habitudes de celui qui l'occupe, afin de profiter de son absence pour commettre le crime. Mais comment ces doutes pourraient-ils être exclusifs, lorsqu'on connaît la manière d'agir des cambrioleurs (voir l'article sur ce genre de voleurs), lorsqu'on sait qu'ils nourrissent une affaire plusieurs mois à l'avance, et que l'un d'eux ne perd pas de vue la victime pour accourir au besoin et prévenir ceux qui commettent le vol du retour imprévu du locataire? ou encore lorsqu'on sait qu'un adroit voleur, un hardi fripon, un Renaud par exemple, va au hasard frapper doucement à la porte d'un appartement, puis frappe un peu plus fort, puis enfin, ne recevant pas de réponse, ouvre la serrure avec une fausse clef, et, après s'être emparé de tout ce qu'il a trouvé à sa convenance, disparaît sans bruit comme il est venu?

Aussi, presque tous ces pauvres gens, victimes de voleurs plus ou moins adroits, venaient-ils m'assiéger, et, chaque jour, il me fallait entendre des dépositions relatant toutes un vol plus ou moins important, et m'indiquant un nom, une adresse de voleur, dictés par le somnambule. Chaque jour, après avoir reçu leurs plaintes, il me fallait désillusionner les plaignants, ce qui n'était pas toujours facile, et les renvoyer fort mécontents, car ils étaient venus avec l'intime conviction que la police n'aurait plus qu'à mettre la main sur des malfaiteurs qui lui étaient si explicitement désignés.

(A suivre.)

QUAND LA GUERRE S'INSTALLE EN MÉDITERRANÉE

(Suite de la page 3.)

Au lieu de menaces on a fait la bouche en cœur. On a promis. On a promis un pourboire colonial et économique à Hitler. On a préparé le *gentlemen agreement* à Mussolini.

Pendant et après le *gentlemen agreement*, Mussolini débarqué 10.000 soldats à Cadix, et Hitler a fait avancer les contingents massifs de la Reichswehr sur Madrid.

On a compté sur l'Italie pour détourner le Troisième Reich de l'aventure espagnole. On a fait confiance aux « sages » généraux de la Reichswehr pour modérer le zèle intempestif de l'impatient Führer ! On tremble à la pensée que tant d'aveuglement inspire la politique des gouvernements et que des millions d'hommes soient peut-être condamnés à payer de leur sang ces extravagances criminelles.

Puis tout s'est effondré !

L'Allemagne s'installe sur les lignes de la mobilisation française, prête à « cadencasser » la France le jour où sera perpétré le coup de force hitlérien dans l'Europe danubienne, le jour où se dressera le Franco tchécoslovaque, qui là-bas s'appelle Heimlein !

L'Allemagne installe la guerre en Méditerranée !

Le 7 janvier, à l'*Echo de Paris*, Pertinax met les pieds dans le plat. Dans le plat du traître Kérillis : « La temporisation du Quai d'Orsay et du Foreign Office conduit l'Europe au désastre ! »

Mais au Quai, la bureaucratie lavalienne que dirige M. Léger (Alexis) triomphe !

Sur les décombres de Madrid, qui si l'on ne change pas tout de suite la vapeur, risquent d'être les ruines de la paix.

Gabriel PERI.

MON FAKIR AU QUAI D'ORSAY

(Suite de la page 8.)

Les forces nationales françaises, trop longtemps brimées par une politique de parti, par une folle politique de provocation à la guerre antifasciste, entrent en mouvement. Suivant les plans dévoilés par Hermann dans le Populaire, par Vaillant-Couturier dans l'Humanité, par Martial dans Regards, par Hitler dans Mein Kampf, le Parti Social et le Parti Populaire, l'un et l'autre Français, tentent de s'emparer du pouvoir. Le ministre Léon Blum démissionna, et fut remplacé par un ministre Lamoureux, auquel participèrent, avec les socialistes et les radicaux, MM. Paul Reynaud, Jeanneney et Bonnefoy. A cette nouvelle et regrettable provocation, Rome, Berlin, Madrid, Lisbonne, Helsingfors et Tokio répondirent par une déclaration commune affirmant qu'ils ne sauraient tolérer un gouvernement moscovitaire à Paris. C'est le jour de l'entrée des troupes

— volontaires, naturellement — allemandes à Melun, que le Comité suédois fut, à sa grande surprise, saisi de la proposition de l'Académie Diplomatique Internationale d'attribuer à M. Yvon Delbos le prix Nobel de la paix.

Cependant, le gouvernement anglais proclamait sa volonté de ne pas intervenir dans les affaires françaises. Que Londres brûlât eût-il empêché Paris de se consumer?

...E, 5, R, 18.

Ainsi parla le bureau de Vergennes. Mais il est bien connu que les esprits frappeurs frappent à tort et à travers, et que les diplomates morts, si même ils ont compris quelque chose aux événements passés, n'ont aucune qualité pour prédire l'avenir.

André WURMSER.

LES ASTROLOGUES écrivent à "Regards"

L'ARTICLE que nous avons publié dans le numéro de Noël de *Regards* et qui était intitulé « *Regards consulté les astres* », nous a valu une correspondance extrêmement abondante; et divers astrologues nous ont écrit pour défendre le bien-fondé de l'astrologie. En tout premier lieu, M. Marcel Privat.

Nous avons écrit à son sujet :

Nous avons eu la curiosité de relire l'horoscope pour 1936 qu'avait dressé il y a un an M. Maurice Privat pour notre confrère « Vu ». Qui était mieux qualifié pour cette tâche qu'un homme dans le « secret des dieux », et qui avait joui de la confiance successive de Mme Hanau, de Poincaré et de Tardieu ? N'était-il pas désigné par les astres pour devenir le nouvel « Hanussen » des espoirs politiques dont les almanachs décrivent l'arrivée imminente au pouvoir ?

En réalité, quand un quelconque Privat parle de l'influence du Soleil ou de Mars sur tels événements à venir, il ne s'appuie pas sur des calculs astrologiques ou sur une prétendue science, mais bien sur les réelles ambitions, non de Saturne et de Mars, mais des véritables maîtres du fer et de l'or, des vrais rois de ce monde.

Nous avons aussi relevé la fausseté totale de quelques-unes de ces prophéties (nous aurions pu continuer aussi à l'infini) et son admiration extraordinaire pour M. Laval. M. Privat n'a jugé nullement choquante la nomenclature de ses relations politiques. Il a fait porter sur d'autres points la lettre qu'il nous écrit en nous priant de l'insérer conformément à la loi.

« L'astrologie est une science expérimentale. Elle revient de loin. Elle s'est enrichie de trois nouvelles planètes dont il a fallu discerner les influences. Elle nécessite un énorme matériel qui lui fait défaut. Elle cherche la vérité à tâtons, comme tout ce qui se rattache à l'expérience humaine. Cependant, elle a suffisamment de réussites à son actif pour justifier son intérêt. »

« Je n'ai jamais annoncé que l'échec du Colonel de La Rocque. Si votre collaborateur trouve que le Congrès radical a admiré la politique du Front Populaire, c'est qu'il préfère la fantaisie à la réalité. S'il estime, d'autre part, que le Gouvernement actuel « après une période de confusion » ne fait pas « une politique centre gauche », c'est qu'il est brouillé avec le bon sens. »

« Je me suis trompé, je me trompe et je me tromperai encore, mais jamais deux fois de la même manière, et l'on ne progresse, en astrologie comme dans toute recherche, qu'en utilisant ses erreurs. La méthode ne vaut rien pour la politique, paraît-il, mais il est vrai que c'est une passion, la raison étant rarement son fait. »

« Quant à mes prédictions pour 1937, parues dans un volume, « 1937, année de relèvement », mieux étudiées que celles de 1936, où j'avais cru, à tort, pouvoir négliger certaines données traditionnelles, vous en constaterez vous-même le bien-fondé, pour la plupart, et il est inutile de les condamner à l'avance. »

Laissons à M. Privat la responsabilité de ses considérations pataphysiques sur le côté « scientifique » de l'astrologie, mais remercions-le de son aveu : « Je me suis trompé, je me trompe et je me tromperai encore, mais jamais deux fois de la même manière. » Ainsi l'astrologue qui annonce la pluie pour un jour qui sera ensoleillé ne se trompe pas de la même manière lorsqu'il annonce le soleil pour un jour pluvieux.

M. Privat termine en faisant allusion à son nouveau livre : 1937, *année de relèvement*.

Ce livre qui a été écrit au mois d'août 1936, et les prophéties qu'il contient pour le dernier trimestre de l'an dernier, ont été un fiasco. Dix pages sont consacrées à Edouard VIII, à qui il est prédit une fortune extraordinaire, sans que les astres aient eu le moindre soupçon de son abdication au début de décembre.

Voici ce que M. Privat écrit au sujet de Roger Salengro et ce qu'il lui prédit pour 1937 :

En 1934, M. Roger Salengro se faisait escorter de gardes du corps et montrait l'anxiété du lièvre au moindre cri hostile. Tout nouveau visage lui faisait l'effet d'un lavement. Les rouges de sa conscience lui imposaient de redouter la venue de quelques justicier. Il prodiguait ses sourires et ses genuflexions à la « Croix de Lille » comme à tous.

Nul ne fut plus l'ami de tout le monde. Deux ans et demi plus tard, remonté, ce pleutre s'est mis à déferler tout le monde. Les punaises ont ainsi des moments où leur platitude native croit se racheter.

Nous verrons le Ministre de l'Intérieur de 1936 aussi humble qu'il fut hautain; il reprendra sa véritable nature.

Mais, par contre, voici ce qu'il dit de Chiappe :

Dans la période envisagée, la situation de M. Jean Chiappe est financièrement mauvaise. Nous regrettons d'avoir à écrire ces notes peu encourageantes sur un homme résolu, chic, capable de tout sacrifier à l'amitié, ce qui est admirable.

Et voici comment il juge Laval :

M. Pierre Laval a l'un des plus beaux thèmes astrologiques célestes qu'il nous ait été donné d'examiner. Avec des possibilités et des chances merveilleuses, des moyens prestigieux. Il en donnait l'impression dès son plus jeune âge... L'année qui vient lui apporte l'estime générale...

Peut-on mieux prouver que M. Privat ne cherche pas son inspiration dans les astres, mais chez les maîtres de *Gringoire* et de *VU*. Nous reconnaissons cependant avec bonne grâce que les prophéties de M. Privat ne sont pas toutes également discutables. Et nous ne doutons pas un instant qu'il ne soit possédé par l'esprit du grand Nostradamus quand il écrit ces lignes :

« On sera très amoureux, cette année nouvelle... On subira des coups de foudre en quantité impressionnante et l'on en subira les tendres rigueurs. Un grand nombre de nos compatriotes, se rencontrant, en connaîtront soudain un éblouissement... Parmi les paysans, les marchands de bestiaux, les bouchers, charcutiers, tripiers, poissonniers, commerçants et autres, des galants ayant dépassé la quarantaine s'allieront avec des jeunes filles d'un milieu plus élevé. »

On voit ici que M. Privat concurrence dangereusement le Fakir Denn Salar, attaché à la rédaction de notre honorable et très sérieux confrère *Le Canard enchaîné*.

Regards n'a pas encore d'astrologue attiré et cela lui a valu la très intéressante proposition de M. André B..., qui habite quelque part dans la grande banlieue parisienne :

« Je m'occupe moi-même d'astrologie depuis pas mal de temps et je me permets de vous offrir ma collaboration. Je ne vous demande aucun appointement ni aucune rémunération, mais seulement le droit de faire suivre ma signature d'une courte note disant à vos lecteurs que je suis à leur disposition pour leur dresser des horoscopes. »

« A titre documentaire, je vous adresse mes prédictions pour 1937, qui, d'ailleurs, répondent à la tendance de votre Journal. »

Nous n'aurons pas l'indiscrétion de reproduire ces prophéties « tout à fait dans la tendance de notre journal », puisque, aussi bien, les astres semblent dispenser leurs influx selon le goût de la clientèle.

Enfin, M. Pierre R... nous a adressé avec ses « salutations social-communistes », une défense de l'astrologie qu'il regrette de voir corrompue par les charlatans profascistes. Et il nous donne lui aussi ses prophéties.

« Il est certain que les thèmes de Mussolini et de Laval sont très beaux, mais ceux d'Hitler et de Franco ne sont pas reluisants, et je ne changerais pas volontiers avec eux. »

Hitler doit avoir, dans quelques années (l'astrologie n'est malheureusement pas une science exacte), une chute catastrophique (ce que nous espérons tous, n'est-ce pas ?). Quant à celui de Franco, malgré toute la bonne volonté, mettons bourgeoise, de Stella, l'astrologue de « Demain », son thème est si mauvais et ses directions présentes si néfastes qu'il lui est prédit mort par attentat ou maladie rapide au début 37, fin 37 ou début 38.

Un certain nombre d'astrologues prédit le succès de Franco. D'autres prédisent son échec. Certains voient une longue fortune au régime hitlérien. D'autres prévoient son effondrement. L'astrologie est avant tout un jeu dans lequel les chances sont aussi grandes qu'au jeu de pile ou face. Quelques-uns des joueurs sont sincères et de bonne foi, les autres trichent. L'astrologie est l'occasion d'une exploitation forcénée de la superstition, un jeu d'escroc sur lequel nous reviendrons sans doute un jour.

Georges SADOUL.

les C de

NO

QUELQUES ME

B IEN des

graisse

se trou

gres. Il

traitements

mauvais d'ac

d'alimentatio

vous guider

menus, je va

peu sommain

« grossissant

pas grossir.

Ceux qui f

sucreries en

spaghettis),

ca, etc.), les

serie (entrem

les soupes e

abondance (

noix, amande

Ceux qui r

de, la volail

les navets, l

les crudités

ris-raves), le

Si donc vo

sité, il faudr

la seconde ca

cer, je veux

catégorie, ca

manger en

vous maigris

refaire », in

première cat

SAV

Savez-vous

mes de terre

chiez pour l

près de qu

cipe nutritif

cuire sans le

en perdent s

cette façon,

plus nourris

CONS

Comment r

tout autre o

Tout d'abord

dans soixant

tes fondre q

savon de M

lange bien f

et ajoutez ci

Vous pass

de serpent a

bien propre

sécher. Ens

légère couch

brosserez po

VO

Si vos a

vous pouvez

utilisant le

mettez quel

de vos maig

peu, puis vo

longueur de

terez ensuite

le mélange

vos cheveux.

Ce mélang

suivants : l

désodorisée,

quinine, aut

autant de te

Vous vous

Si vos che

évitent les s

reuz-leur les

seuses, et le

parez le ja

parément; j

rincez, puis

ajoutant, si

rhum.).

LA FEMME, L'ENFANT, LE FOYER.

les conseils de *Ginette*

NOTRE CUISINE

QUELQUES METS QUI NE FONT PAS GROSSIR

B IEN des femmes se plaignent d'engraisser, quelques-unes, plus rares, se trouvent au contraire bien maigres. Il y a pour ces deux excès des traitements à suivre, mais il n'est pas mauvais d'accommoder un certain genre d'alimentation, selon sa nature. Pour vous guider dans l'ordonnance de vos menus, je vais vous signaler, quoique un peu sommairement, une série d'aliments « grossissants » et une autre qui ne font pas grossir.

Ceux qui ne font pas grossir : le sucre, et les sucreries en général, les pâtes (macaroni, spaghetti), les céréales (semoules, tapioca, etc.), les pommes de terre, la pâtisserie (entremets, tartes, etc.), le beurre, les soupes épaisses, les fruits secs en abondance (figues sèches, raisins secs, noix, amandes, etc.).

Ceux qui ne font pas grossir : la viande, la volaille, les poissons, les carottes, les navets, les choux de toutes espèces, les crudités (salades, radis, céleris, céleris-raves), les fruits, les œufs.

Si donc vous avez des tendances à l'obésité, il faudra forcer sur les aliments de la seconde catégorie, et quand je dis forcer, je veux dire se cantonner dans cette catégorie, car il n'est pas question d'en manger en quantité. Si, au contraire, vous maigrissez, que vous vouliez « vous refaire », insistez sur les aliments de la première catégorie.

SAVEZ-VOUS QUE...

Savez-vous que si vous cuisez des pommes de terre à l'eau et que vous les épluchiez pour les faire cuire, elles perdent près de quinze pour cent de leur principe nutritif ? Tandis que si on les fait cuire sans les éplucher, et au four, elles en perdent seulement trois pour cent ; de cette façon, elles sont donc beaucoup plus nourrissantes.

CONSEILS PRATIQUES

Comment nettoyer sacs, chaussures ou tout autre objet en peau de serpent ? Tout d'abord, faites cette préparation : dans soixante grammes d'eau chaude faites fondre quatre-vingt-dix grammes de savon de Marseille blanc, puis, le mélange bien fait, laissez refroidir un peu et ajoutez cinq grammes d'ammoniaque.

Vous passerez ce liquide sur la peau de serpent avec un morceau de flanelle bien propre puis vous frotterez pour le sécher. Ensuite, vous passerez une très légère couche de cire blanche et vous brosserez pour faire briller.

VOTRE BEAUTE

Si vous avez les cheveux très raides, vous pouvez essayer de les assouplir en utilisant le mélange suivant dont vous mettez quelques gouttes dans le creux de vos mains pour qu'il se chauffe un peu, puis vous le passerez sur toute la longueur de vos cheveux que vous frotterez ensuite dans tous les sens pour que le mélange pénètre toute l'épaisseur de vos cheveux.

Ce mélange se compose des ingrédients suivants : 15 grammes d'huile de ricin désodorisée, 10 grammes de teinture de quinine, autant de teinture de jaborandi, autant de teinture de romarin.

Vous vous coiffez après.

Si vos cheveux sont secs et cassants, évitez les shampoings au savon, préférez-leur les shampoings aux huiles moussues, et les shampoings aux œufs. (Séparez le jaune du blanc, battez-les séparément ; frottez d'abord avec le blanc, rincez, puis frottez avec le jaune en y ajoutant, si possible, quelques gouttes de rhum.)



Des lavandières au travail, dans un coin de Marseille. A côté de sa mère, la fillette commence déjà le dur apprentissage.

L'ALLEMAGNE HITLERIENNE ET L'ASSISTANCE A LA JEUNESSE

En Union Soviétique, détracteurs et partisans sont unanimes à le reconnaître, l'enfant est l'objet des soins les plus attentifs ; dans aucun pays capitaliste, on ne trouve l'équivalent de ce qui se fait, là-bas, pour sa santé, son éducation, son plaisir. On a le droit d'être indigné quand on entend mettre dans le même sac l'U.R.S.S., l'Italie et l'Allemagne, car cela est absolument faux.

Je voudrais, à ce propos, vous parler du sort réservé aux enfants par les nazis : on pourrait faire un volume entier avec les nouvelles qui nous parviennent d'Allemagne, elles sont profondément attristantes.

Le national-socialisme prétend volontiers qu'il se penche avec intérêt et compassion sur l'enfant ; cet intérêt se manifeste notamment par la réduction de 15 à 8 du taux de l'assistance communale aux enfants, et la suppression d'un certain nombre d'allocations (loyer, secours d'hiver, etc.). Voici comment s'exprime, à ce sujet, « Der Geniemdetag » : « Finissons-en avec l'idée démesurément exaspérée de l'assistance à la jeunesse. » C'est clair et c'est net !

Dans le domaine éducatif, tout est prévu pour que l'enfant, élevé dès son plus jeune âge dans l'idée de la guerre, reçoive une éducation « martiale ».

Point n'est besoin d'être très intelligent, ni très cultivé pour faire un soldat, mais il faut des muscles, de la résistance physique, de la discipline et, aussi, un idéal ! On ne saurait en proposer un meilleur que le culte rendu au Führer. Il est le modèle donné aux écoliers, il devient, dans la bouche des maîtres nazis, un chevalier de légendes paré de toutes les vertus...

Le bourrage de crâne, pour être efficace, doit commencer de bonne heure. Or, il ne semble pas que cette éducation martiale donne de bien brillants résultats ; car, pour faire des muscles, pour acquérir de la résistance physique, il faut une alimentation saine et abondante : jamais il n'y a tant eu de misère, de chômage, jamais on a tant fait appel au patriotisme des gens pour qu'ils comprennent la nécessité de se serrer la ceinture, car un canon vaut mieux que toutes les tartines de beurre du monde, et les petits enfants ont faim, mais le Führer, lui, n'a d'appétit que de conquêtes !

Je reviendrai prochainement sur les ravages causés par la sous-alimentation dans la jeunesse du III^e Reich.

Lulu JOURDAIN.



MODE & COUTURE

La vogue des jupes plissées s'accroît : on va en porter cet hiver et on en portera davantage au printemps, aussi bien pour les robes de tous les jours que pour les robes habillées ou du soir ; et c'est tant mieux car le plissé, grand et petit, est infiniment gracieux et ségant.

Le modèle qui vous est présenté ici est en lainage fin gris presque noir ; des fils blancs, en travers et en long, forment des petits carreaux. (Bien entendu, le modèle conçu ainsi peut tout aussi bien être exécuté en n'importe quelle couleur et sera tout aussi joli en uni, mais j'insiste sur le fin lainage.) Tout est droit fil : la jupe, dont le plissé, assez large, est piqué de la taille jusqu'en haut des cuisses, le corsage qui comporte un empiècement surajouté, piqué à deux ou trois centimètres du bord, laissant un pli, appliqué au corsage devant et dans le dos, mais pas aux épaules.

De dessous l'empiècement les manches sortent, renforcées aux épaules de pinces (non de fronces) et d'une très forte toile tailleur pour les faire tenir droites et élargir ainsi les épaules. L'empiècement comporte un petit col, également doublé de toile, de la forme d'un col cassé pour homme. Une longue fente devant permet d'enfiler la robe, la fermeture en est très gentille : trois petites boutonnères verticales, sur chacun des côtés (en tout six boutonnères), dans lesquelles on passe de petits rubans de gros grain que l'on noue en petits nœuds plats. Le col est doublé de même en gros grain. On peut en varier la couleur, de même que celle des petits nœuds, que l'on peut même, ceux-là, choisir multicolores — un bleu et deux blancs, ou un blanc, un gris, un noir, ou deux rouges et un vert, etc. La ceinture de la robe est, sur ce modèle, en cuir verni noir.

5 minutes de culture physique

Jusqu'à maintenant, je vous ai donné des notions et des conseils d'ordre assez général, mais il est certain que la tâche est assez compliquée, de donner des conseils par écrit, alors que toute gymnastique réclame en réalité un contrôle assez sévère, pour voir si l'exercice est bien compris (chacun comprend-il bien ce qu'il doit faire pour décontracter, par exemple ?) et beaucoup plus encore pour adapter les mouvements d'après chaque personne, son anatomie, son tempérament, son genre d'occupation, etc. Il est bien certain entre autre qu'une personne très nerveuse bénéficiera bien d'avantage des mouvements de décontraction qu'une personne calme qui en a moins besoin; il est évident aussi qu'une personne malade ne doit pas faire de culture physique sans avoir d'abord consulté un médecin. Ces réflexions m'incitent à vous demander aujourd'hui, si mes cours vous intéressent, de m'écrire au journal, et de m'indiquer votre cas spécial, aussi clairement que vous le pourrez; chacun des cas qui me seront soumis fera l'objet de conseils particuliers. Ainsi, ces petits cours deviendront encore plus profitables à chacun et à tous.

Marie LATOUR.

JEUX & DISTRACTIONS

MOTS CROISÉS

SOLUTION DU N° 42

S	E	C	U	R	I	T	E	M
E	R	U	R	R	A	C	A	
C	R	I	S	E	E	I	D	
O	M	E	R	M	O	Z	R	
U	N	I	O	U	A	I		
R	E	N	O	I	R	O	R	D
S	E	D	O	U	A	R	D	
A	L	E	S	E	R	E	S	
T	O	L	U	M	O	U	S	
A	D	E	R	M	E	T	R	O

(Problème N° 43)

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									
11									
12									

HORIZONTALEMENT

1. Leurs enfants ont eu leur fête de Noël, grâce à l'initiative du Secours Populaire de France. — 2. Anagramme du nom d'un poisson. — Demeurer. — 3. Certaine. — Couvert de râpure de pain. — 4. Ville d'Allemagne. — La principale nourriture des pauvres gens. — 5. Beaucoup de miliciens et de volontaires antifascistes y passèrent la nuit de Noël. — 6. Celui des soldats d'Espagne n'est parfois pas très élevé. — Ancien peuple barbare. — 7. Jupiter la changea en génisse. — Certaine auréole. — Pronom. — 8. Dont le grain est devenu noir et rendu pesant par la pluie. — 9. Noua. — Bou-

tique de boucher. — 10. Ceux qui demeurent n'ont plus le prestige d'autrefois. — Note. — 11. 2 lettres de « Bilbao ». — En matière de. — Tranquille, calme. — 12. Celle que nous commençons sera-t-elle meilleure que les précédentes? — Un peuple de certaine couleur souvent persécuté.

VERTICALEMENT

1. Le pays le sera toujours, malgré Dorgères. — 2. Fleuve étranger. — Fait partie de certaine locution adverbiale. — Ministre de la religion mahométane. — 3. Elle prit, hélas! la funeste initiative de la non-intervention en Espagne. — Les étudiants chinois ont souvent lutté contre l'impérialisme de ce pays. — 4. Affirmation étrangère. — Interjection. — 5. Caprice. — Barque qui s'est renversée sans dessus dessous. — 6. Terminaison de participe. — Prénom. — D'un verbe auxiliaire. — 7. Elles sont sublimes dans la tourmente qui s'est abattue sur leur pays. — 8. Dans la Seine. — Conjonction. — Préfixe. — 9. Ville de Sicile. — Bonne ou mauvaise qualité d'une chose. — 10. Epoque. — Il vient de prendre position pour le peuple espagnol contre la rébellion fasciste.

ÉCHECS

Solution du N° 43

Clé : 1.Tc1.

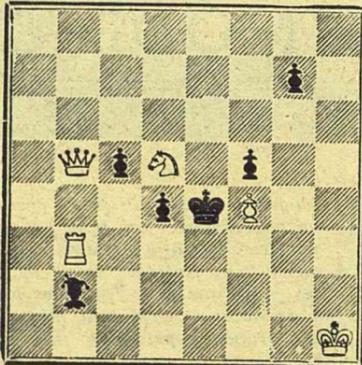
Ce problème illustre d'une façon très thématique l'idée de « tuyaux d'orgue » dans laquelle le jeu des fous noirs produit des mats interférentiels. L'appellation des « tuyaux d'orgue » par suite de la disposition échiquéenne des tours et fous noirs, a été choisie par le célèbre compositeur américain Sam Lloyd, qui a utilisé ce système le premier.

PROBLÈME N° 45

J. KOTRE

Cahier de l'Echiquier Français 1936.

MAT EN 3 COUPS (5+6)



Reclamez dans vos

BISCUITS
PAINS D'ÉPICES
GAUFRETTES



Coopératives et partout

PETITS FOURS
SABLÉS
PAIN DE GÈNES

BISCUITERIE L'IDÉALE

de la COOPÉRATIVE OUVRIÈRE DE PRODUCTION

46 et 48, Rue Auguste-Blanqui, GENTILLY (Téléph. : Alésia 58-15)

LES MINEURS DES CIMES

(Suite de la page 13.)

Il importait pour que le travail rendit davantage qu'il put se faire dans des conditions rendant plus faciles les gestes du piqueur en même temps qu'elles diminuaient sa fatigue. Et cela c'était déjà une grande conquête. Celle du gisement avait été opérée officiellement par le Comité. Les mineurs devenaient ses salariés aux nouvelles conditions de gain mises en pratique dès la révolution et constituant pour tous les travailleurs de la région une augmentation qu'ils n'auraient jamais pu obtenir sous un autre régime.

Le responsable, c'est Thor. Mais chacun de ces hommes se sent complètement responsable à lui seul de la bonne marche de l'entreprise. De tir au flanc? Ce mot est devenu inconnu de l'autre côté de la frontière. Il est incontesté que chacun fait le maximum d'effort. La semaine de quarante heures? Ils y ont droit. Mais ils ont décidé de ne point se l'appliquer avant que leurs puits aient répondu aux besoins les plus pressants des communes et des industries du canton. Et dans tous les puits des Pyrénées, c'est la même chose.

Maintenant, ils remontent. Ils remontent au jour par une cheminée qu'il a fallu remettre en état, qui avait été abîmée par le grattage paresseux du charbon des parois qu'on y avait pratiqué, et qui même réparée demeure un bel exemple de toboggan et de casse-vertèbres. Ses travaux de réparation continuent. C'est l'heure du déjeuner. Des femmes sont montées du village avec des cabas, les enfants et les chiens. Il fait un coup de soleil. On en profite et l'on s'aligne contre la baraque à l'abri du nord. On mange de bon appétit. On se prête avec simplicité aux exigences du photographe que la beauté de certains types met en délire. Il y a un brave vieux qui est tout ému de savoir que son portrait va être publié dans les journaux comme celui d'un courageux combattant de la révolution. Il vous serre la main à n'en plus finir. Il a des larmes au bord des yeux. Il y met fin par un brusque « Bueno! » Et ressassant toute sa fierté s'en va se dépêcher de manger pour n'être pas en retard à la descente. « La Catalogne attend », a-t-il ajouté.

Thor est de nouveau entré dans la baraque d'en bas. Il ausculte le moteur du treuil. Un moteur tout neuf qu'il a

rapporté de Barcelone il y a quinze jours. Il ressort pour montrer aux mineurs le journal régional tout frais sorti des presses et où il est écrit qu'en raison de l'admirable activité des camarades de Das, la population des communes de la comarca de Puigcerdà peut dorénavant déjà passer ses commandes de combustible au comité qui trouve en mesure de les satisfaire. Les mineurs se passent le journal. De main en main, il transmet de la joie. On est content d'eux dans la région. Ça donne du cœur à l'ouvrage.

Thor me prend par le bras et me montre, en face de nous, à plus de deux mille mètres de hauteur, une troupe de petits points noirs qui remuent sur le fond de neige.

— J'ai quatre-vingt terrassiers en haut.

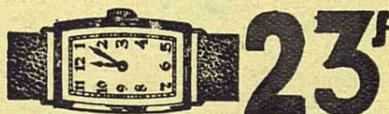
Mais comme si nous ne devions, jour-là, ne nous occuper que des mines, il détourne aussitôt mon regard en direction du Pic de Maranges, vers les contreforts très sombres qui dominent la rivière de Valtorta. Je regarde ces montagnes bleues et foncées, où aucun village ne fait tache. Thor chuchotte : « C'est pourri de fer ».

Décidément, il va s'en prendre à tous les montagnards.

J'y suis allé voir l'autre jour. Pendant la guerre, il y a eu d'importantes exploitations. C'est un fer excellent. Les Français privés de Briey avaient un besoin fou. Les compagnies espagnoles le leur vendait à prix d'or. Mais en 1918, la guerre prenant fin, n'y avait plus de gros bénéfices à en tirer, car Briey et les autres gisements européens entraient en jeu. Les propriétaires placèrent leurs capitaux dans des entreprises devenues plus avantageuses, et abandonnèrent mines, pués machines et ouvriers. J'ai retrouvé toutes les installations complètement rouillées. J'ai fait faire un nouvel examen minéral. Ça rend quatre-vingt pour cent de fer. Ce qui est une proportion rare, faut du fer à la Catalogne et à la France républicaine. Nous avons décidé de reprendre cette énorme montagne de fer à arracher le fer dont elle regorge. Ce sera dur, ce sera long, ce sera terrible surtout l'hiver. Mais nous sommes décidés.

Je regardais Thor. C'était vraiment un colosse dans sa simplicité. Il serrait les poings. Il regardait le nord. Il avait un visage un peu plat, cette tête fortement charpentée, aux os larges qui caractérisent le Catalan des montagnes, le Catalan dompteur de pics, de torrents d'invasisseurs, dont on situe avant les temps historiques le berceau en Lybie. Au nord s'accumulaient, gris et veloutés, des nuages de neige. Pour Thor dans son secteur de cimes et de ravins c'était ça les rebelles. Il ne pouvait crier : « No pasaran ». Il avait décidé que c'était lui qu'ils n'empêcheraient pas de passer avec ses mineurs.

Albert SOULILLOU.



23'
Bracelet Dame, plaqué or... 25 fr.
Directement de la Fabrique
à nos Clients. Garantie 6 ans
A ces prix exceptionnels, il ne sera pas délivré plus de 3 montres par client.
*6 Horlog. Doubs, 96, r. d'Hauteville, Paris



L'OEIL MAGIQUE!
198
3 LAMPES FR. 395 FR.
5 LAMPES 595 FR.
6 LAMPES 975 FR.
8 LAMPES Oeil Magique Garantie 3 ans
FABRIQUE MP ET GARANTIE
10 RUE DE LA VICTOIRE
FACE METRO LE PELETIER
PARIS IX^e

POUR EVITER L'AFFLUENCE DE L'APRES-MIDI NOUS PRIONS NOTRE AIMABLE CLIENTELE DE FAIRE LEURS ACHATS PENDANT LA MATINÉE

regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES

3 mois : 15 fr. - 6 mois : 26 fr.
un an : 48 fr.

BELGIQUE - SUISSE

LUXEMBOURG - CANADA

6 mois : 33 fr. - un an : 60 fr.

Pays de l'Union postale.

6 mois : 35 fr. - un an : 65 fr.

2° Autres pays.

6 mois : 45 fr. - un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande de dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.



Le gérant

AU SERVICE DE LA "GRANDE PRESSE"

PAR R. FUZIER



DIRECTIVES

C'est bien compris messieurs, je ne vous dis pas d'écrire la vérité, je vous dis d'écrire de façon véridique



Pst! voici d'ailleurs le texte des dépêches que vous nous enverrez. ajoutez-y quelques commentaires pour faire couleur locale....



REPORTAGE VÉCU

...Tandis que j'écris les balles sifflent à mes oreilles. La bataille fait rage....



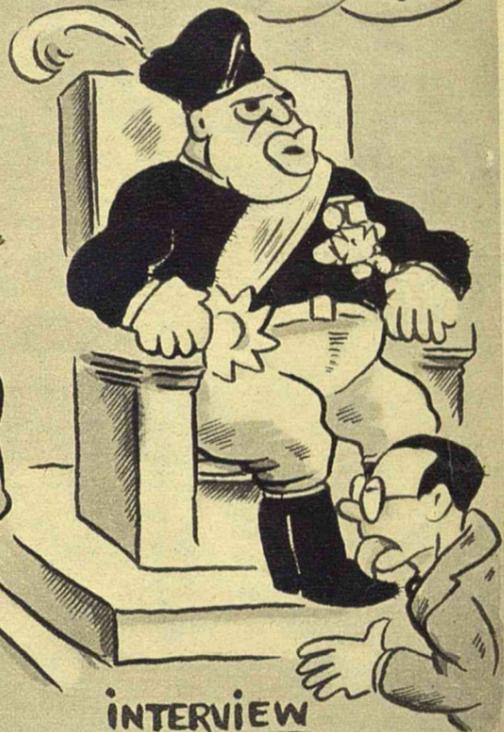
PORTRAIT

Le visage rayonnant de foi et d'enthousiasme, les soldats de Franco sont bien des conquistadores...



L'IMPRÉVU

Avant tout, il faut que je télégraphie au directeur pour savoir s'il faut que ce soit un accident, un suicide, ou un crime!

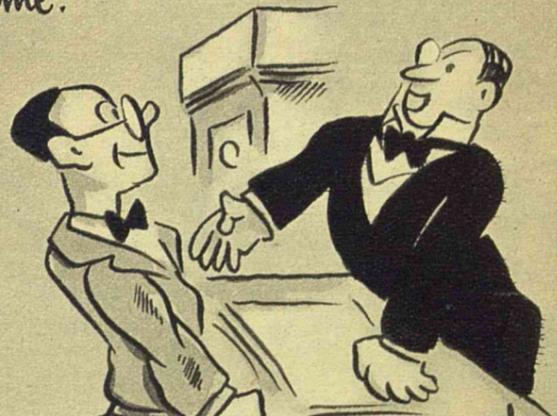


INTERVIEW

Le Duce qui est la simplicité même me reçoit en toute cordialité...



Le front populaire continue ses méfaits on rit, on chante, on achète, on vend, c'est l'effondrement total de l'esprit d'épargne!



Bravo! Bon serviteur des lettres françaises! je vous ferai donner la légion d'honneur!

10
Fr. 25
2 frs. BELGES
0,40fr. SUISSE
24 pages

regards

L'avenir du Front Populaire
par **ALBERT BAYE**

Une interview
d'**HENRI SELLIER**

L'enquête d'E. Duruy
sur **L'ORANI**

PHOTO
CHIM

Mineurs des cîmes

UN REPORTAGE

D'ALBERT SOULILLOU

sur la vie nouvelle dans les PYRENEES CATALANES